Publication de l'exhortation apostolique le 9 octobre 2025

- Premier chapitre : quelques paroles indispensables
- Deuxième chapitre : Dieu choisit les pauvres
- Troisième chapitre : une église pour les pauvres
- Quatrième chapitre : une histoire qui continu
- Cinquième chapitre : un défi permanent

« Je t'ai aimé » (Ap 3, 9), a dit le Seigneur à une communauté chrétienne qui n'avait ni importance ni ressources, contrairement à d'autres, et qui était exposée à la violence et au mépris : « Disposant pourtant de peu de puissance [...] je les forcerai à venir se prosterner devant tes pieds » (Ap 3, 8-9). Ce texte rappelle les paroles du Cantique de Marie : « Il a renversé les puissants de leurs trônes et élevé les humbles. Il a comblé de biens les affamés, renvoyé les riches les mains vides » (Lc 1, 52-53).

La déclaration d'amour de l'Apocalypse renvoie au mystère inépuisable que le Pape François a approfondi dans l'encyclique Dilexit nos sur l'amour divin et humain du Cœur du Christ. Nous y admirons la manière dont Jésus s'est identifié "avec les plus petits de la société" et comment, par son amour donné jusqu'à la fin, il a révélé la dignité de tous les êtres humains, surtout lorsqu'« ils sont plus faibles, plus misérables et plus souffrants ».[[1]] Contempler l'amour du Christ « nous aide à être plus attentifs aux souffrances et aux besoins des autres, nous rend assez forts pour participer à son œuvre de libération en tant qu'instruments de diffusion de son amour ». [2]

C'est pourquoi dans les derniers mois de sa vie le Pape François prépara, en continuité avec l'encyclique Dilexit nos, une Exhortation apostolique sur l'attention de l'Église envers les pauvres et avec les pauvres, intitulée Dilexi te, imaginant que le Christ s'adresse à chacun d'eux en leur disant : tu as peu de force, peu de pouvoir, mais « moi, je t'ai aimé » (Ap 3, 9). Ayant reçu en héritage ce projet, je suis heureux de le faire mien – ajoutant quelques réflexions – et de le proposer au début de mon Pontificat, partageant ainsi le désir de mon bien-aimé Prédécesseur que tous les chrétiens puissent percevoir le lien fort qui existe entre l'amour du Christ et son appel à nous faire proches des pauvres. En effet, je pense moi aussi qu'il est nécessaire d'insister sur ce chemin de sanctification, parce que dans « cet appel à le reconnaître dans les pauvres et les souffrants, se révèle le cœur même du Christ, ses sentiments et ses choix les plus profonds, auxquels tout saint essaie de se conformer ». [3]

PREMIER CHAPITRE

QUELQUES PAROLES INDISPENSABLES

Les disciples de Jésus critiquèrent la femme qui avait versé sur sa tête une huile parfumée très précieuse : « À quoi bon ce gaspillage ? – disaient-ils – Cela pouvait être vendu bien cher et donné à des pauvres ! ». Mais le Seigneur leur dit : « Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous » (Mt 26, 8-9.11). Cette femme avait compris que Jésus était le Messie humble et souffrant sur lequel déverser son amour : quelle consolation ce baume sur sa tête qui, quelques jours plus tard, serait tourmentée par les épines ! C'était un petit geste, certes, mais ceux qui souffrent savent combien même un petit geste d'affection peut être grand, et quel soulagement il peut apporter. Jésus le comprend et en atteste la pérennité : « Partout où sera proclamé cet Évangile, dans le monde entier, on redira à sa mémoire ce qu'elle vient de faire » (Mt 26, 13). La simplicité de ce geste révèle quelque chose de grand. Aucun geste d'affection, même le plus petit, ne sera oublié, surtout s'il est adressé à ceux qui sont dans la souffrance, dans la solitude, dans le besoin, comme l'était le Seigneur à cette heure.

C'est précisément dans cette perspective que l'affection envers le Seigneur s'unit à celle envers les pauvres. Ce Jésus qui dit : « Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous » exprime la même chose lorsqu'il promet aux disciples : « Je suis avec vous pour toujours » (Mt 28, 20). Et en même temps, ces paroles du Seigneur nous reviennent à l'esprit : « Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40). Nous ne sommes pas dans le domaine de la bienfaisance, mais dans celui de la Révélation : le contact avec ceux qui n'ont ni pouvoir ni grandeur est une manière fondamentale de rencontrer le Seigneur de l'histoire. À travers les pauvres, Il a encore quelque chose à nous dire.

Saint François

Le Pape François, à propos du choix de son nom, a raconté qu'après son élection un Cardinal ami l'avait embrassé et lui avait dit : « N'oublie pas les pauvres ! ». [4] Il s'agit de la même recommandation faite à saint Paul par les autorités de l'Église lorsqu'il se rendit à Jérusalem pour rendre compte de sa mission (cf. Ga 2, 1-10). Des années plus tard, l'Apôtre pourra affirmer : c'est « ce que précisément j'ai eu à cœur de faire » (Ga 2, 10). Cela a été aussi le choix de saint François d'Assise : dans le lépreux, c'est le Christ Lui-même qui l'a embrassé, en changeant sa vie. La figure lumineuse du Poverello ne cessera jamais de nous inspirer.

C'est lui qui, il y a huit siècles, provoqua une renaissance évangélique chez les chrétiens et dans la société de son temps. D'abord riche et arrogant, le jeune François renaît après avoir été confronté à la réalité de ceux qui sont exclus de la société. L'élan qu'il a donné ne cesse d'animer les cœurs des croyants et de nombreux non-croyants, et « il a changé l'histoire ». [5] Le Concile Vatican II lui-même, selon les paroles de saint Paul VI, est sur cette voie : « L'antique histoire du bon Samaritain a été le paradigme de la spiritualité du Concile ». [6] Je suis convaincu que le choix prioritaire en faveur des pauvres engendre un renouveau extraordinaire, tant dans l'Église que dans la société, lorsque nous sommes capables de nous libérer de l'autoréférentialité et que nous parvenons à écouter leur cri.

Le cri des pauvres

À ce sujet, il y a un texte de l'Écriture Sainte d'où il faut toujours repartir. Il s'agit de la révélation de Dieu à Moïse dans le buisson ardent : « J'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses. Je suis descendu pour le délivrer [...]. Maintenant va, je t'envoie » (Ex 3, 7-8.10). [7] Dieu se montre attentif aux besoins des

pauvres : « Ils crièrent vers le Seigneur et le Seigneur leur suscita un sauveur » (Jg 3, 15). C'est pourquoi, en écoutant le cri du pauvre, nous sommes appelés à nous identifier au cœur de Dieu qui est attentif aux besoins de ses enfants, en particulier les plus démunis. Le pauvre crierait vers le Seigneur contre nous si nous restions indifférents à ce cri, et un péché serait sur nous (cf. Dt 15, 9), et nous nous éloignerions du cœur même de Dieu.

La condition des pauvres est un cri qui, dans l'histoire de l'humanité, interpelle constamment notre vie, nos sociétés, nos systèmes politiques et économiques et, enfin et surtout, l'Église. Sur le visage meurtri des pauvres, nous voyons imprimée la souffrance des innocents et, par conséquent, la souffrance même du Christ. En même temps, il serait peut-être plus correct de parler des nombreux visages des pauvres et de la pauvreté, car il s'agit d'un phénomène diversifié. Il existe en effet de nombreuses formes de pauvreté : celle de ceux qui n'ont pas les moyens de subvenir à leurs besoins matériels, la pauvreté de ceux qui sont socialement marginalisés et n'ont pas les moyens d'exprimer leur dignité et leurs potentialités, la pauvreté morale et spirituelle, la pauvreté culturelle, celle de ceux qui se trouvent dans une situation de faiblesse ou de fragilité personnelle ou sociale, la pauvreté de ceux qui n'ont pas de droits, pas de place, pas de liberté.

En ce sens, on peut dire que l'engagement en faveur des pauvres et pour l'élimination des causes sociales et structurelles de la pauvreté, bien qu'il ait pris de l'importance au cours des dernières décennies, reste toujours insuffisant. Cela est aussi dû au fait que les sociétés dans lesquelles nous vivons privilégient souvent des critères d'orientation de l'existence et de la politique marqués par de nombreuses inégalités. Par conséquent, aux vieilles pauvretés dont nous avons pris conscience et que nous essayons de combattre, s'ajoutent de nouvelles, parfois plus subtiles et plus dangereuses. De ce point de vue, il faut se féliciter que les Nations Unies aient fait de la lutte contre la pauvreté l'un des objectifs du Millénaire.

L'engagement concret en faveur des pauvres doit également s'accompagner d'un changement de mentalité susceptible de se répercuter au niveau culturel. En effet, l'illusion d'un bonheur qui découlerait d'une vie aisée pousse nombre de personnes à avoir une vision de l'existence axée sur l'accumulation de richesses et la réussite sociale à tout prix, y compris au détriment des autres et en profitant d'idéaux sociaux et de systèmes politico-économiques injustes qui favorisent les plus forts. Ainsi, dans un monde où les pauvres sont de plus en plus nombreux, nous assistons paradoxalement à la croissance de certaines élites riches qui vivent dans une bulle de conditions très confortables et luxueuses, presque dans un autre monde par rapport aux gens ordinaires. Cela signifie que persiste encore – parfois bien masquée – une culture qui rejette les autres sans même s'en rendre compte et qui tolère avec indifférence que des millions de personnes meurent de faim ou survivent dans des conditions indignes de l'être humain. Il y a quelques années, la photo d'un enfant gisant sans vie sur une plage de la Méditerranée avait fait grand bruit. Malheureusement, à part une émotion momentanée, de tels événements deviennent de plus en plus insignifiants, relégués au rang d'informations marginales.

Nous ne devons pas baisser la garde face à la pauvreté. Nous sommes particulièrement préoccupés par les conditions difficiles dans lesquelles vivent nombre de personnes en raison d'un manque de nourriture et d'eau. Chaque jour, plusieurs milliers de personnes meurent de causes liées à la malnutrition. Dans les pays riches également, les chiffres relatifs à la pauvreté ne sont pas moins préoccupants. En Europe, de plus en plus de familles ont du mal à joindre les deux bouts. On constate de manière générale une augmentation des différentes manifestations de la pauvreté. Celle-ci ne se présente plus comme une condition unique et homogène, mais se décline sous de multiples formes d'appauvrissement économique et social, reflétant un phénomène d'inégalités croissantes, même dans des contextes généralement prospères. Rappelons que « doublement pauvres sont les femmes qui souffrent de situations d'exclusion, de maltraitance et

de violence, parce que, souvent, elles se trouvent avec de plus faibles possibilités de défendre leurs droits. Cependant, nous trouvons tout le temps chez elles les plus admirables gestes d'héroïsme quotidien dans la protection et dans le soin de la fragilité de leurs familles ». [8] Bien que des changements importants soient observés dans certains pays, « l'organisation des sociétés dans le monde entier est loin de refléter clairement le fait que les femmes ont exactement la même dignité et les mêmes droits que les hommes. On affirme une chose par la parole, mais les décisions et la réalité livrent à cor et à cri un autre message », [9] surtout si nous pensons en particulier aux femmes les plus pauvres.

Préjugés idéologiques

Au-delà des données – qui sont parfois "interprétées" de manière à convaincre que la situation des pauvres n'est pas si grave –, la réalité générale est assez claire : « Des règles économiques se sont révélées efficaces pour la croissance, mais pas pour le développement humain intégral. La richesse a augmenté, mais avec des inégalités ; et ainsi, il se fait que de nouvelles pauvretés apparaissent. Lorsqu'on affirme que le monde moderne a réduit la pauvreté, on le fait en la mesurant avec des critères d'autres temps qui ne sont pas comparables avec la réalité actuelle. En effet, par exemple, ne pas avoir accès à l'énergie électrique n'était pas autrefois considéré comme un signe de pauvreté ni comme un motif d'anxiété. La pauvreté est toujours analysée et comprise dans le contexte des possibilités réelles d'un moment historique concret ». [10] Cependant, au-delà des situations spécifiques et contextuelles, dans un document de la Communauté européenne de 1984, « on entend par personnes pauvres les individus, les familles et les groupes de personnes dont les ressources (matérielles, culturelles et sociales) sont si faibles qu'ils sont exclus des modes de vie minimaux acceptables dans l'État membre dans lequel ils vivent ». [11] Mais si nous reconnaissons que tous les êtres humains ont la même dignité indépendamment du lieu de naissance, il ne faut pas ignorer les grandes différences qui existent entre les pays et les régions.

Les pauvres ne sont pas là par hasard ni en raison d'un destin aveugle et amer. La pauvreté n'est pas non plus, pour la plupart d'entre eux, un choix. Certains osent pourtant encore l'affirmer, faisant preuve d'aveuglement et de cruauté. Bien sûr, parmi les pauvres, il y a ceux qui ne veulent pas travailler peut-être parce que leurs ancêtres, qui ont travaillé toute leur vie, sont morts pauvres. Mais il y en a beaucoup – hommes et femmes – qui travaillent du matin au soir, en ramassant des cartons ou en faisant des activités de ce genre, même s'ils savent que leurs efforts ne serviront qu'à les faire survivre et jamais à améliorer véritablement leur vie. Nous ne pouvons pas dire que la majorité des pauvres le sont parce qu'ils n'auraient pas acquis de "mérites", selon cette fausse vision de la méritocratie où seuls ceux qui ont réussi dans la vie semblent avoir des mérites.

Même les chrétiens, en de nombreuses occasions, se laissent contaminer par des attitudes marquées par des idéologies mondaines ou par des orientations politiques et économiques qui conduisent à des généralisations injustes et à des conclusions trompeuses. Le fait que l'exercice de la charité soit méprisé ou ridiculisé, comme s'il s'agissait d'une obsession de quelques-uns et non du cœur brûlant de la mission ecclésiale me fait penser qu'il faut toujours relire l'Évangile pour ne pas risquer de le remplacer par la mentalité mondaine. Il n'est pas possible d'oublier les pauvres si nous ne voulons pas sortir du courant vivant de l'Église qui jaillit de l'Évangile et féconde chaque moment de l'histoire.

DEUXIÈME CHAPITRE

DIEU CHOISIT LES PAUVRES

Le choix des pauvres

Dieu est amour miséricordieux et son projet d'amour, qui s'étend et se réalise dans l'histoire, consiste avant tout à descendre parmi nous afin de nous libérer de l'esclavage, des peurs, du péché et du pouvoir de la mort. Le regard miséricordieux et le cœur rempli d'amour, il s'est tourné vers ses créatures, prenant soin de leur condition humaine, et donc de leur pauvreté. C'est précisément pour partager les limites et les fragilités de notre nature humaine qu'Il s'est fait Lui-même pauvre, qu'Il est né dans la chair comme nous, que nous l'avons connu dans la petitesse d'un enfant couché dans une mangeoire et dans l'humiliation extrême de la croix, là où Il a partagé notre pauvreté radicale qui est la mort. On comprend bien pourquoi on peut aussi parler théologiquement d'une option préférentielle de Dieu pour les pauvres, expression née dans le contexte du continent latino-américain, et en particulier lors de l'Assemblée de Puebla, mais qui a été bien intégrée dans le magistère ultérieur . [12] Cette "préférence" n'indique pas une exclusion ou une discrimination envers d'autres groupes, qui seraient impossibles en Dieu. Elle entend souligner l'action de Dieu qui est pris de compassion pour la pauvreté et la faiblesse de l'humanité tout entière et qui, voulant relever et inaugurer un Règne de justice, de fraternité et de solidarité, a particulièrement à cœur ceux qui sont discriminés et opprimés, demandant à nous aussi, son Église, un choix décisif et radical en faveur des plus faibles.

Dans cette perspective, on comprend les nombreuses pages de l'Ancien Testament où Dieu est présenté comme l'ami et le libérateur des pauvres, Celui qui écoute le cri du pauvre et intervient pour le libérer (cf. Ps 34, 7). Dieu, refuge du pauvre, dénonce à travers les prophètes – rappelons en particulier Amos et Isaïe – les injustices commises envers les plus faibles et exhorte Israël à renouveler, également de l'intérieur, le culte, car on ne peut prier et offrir des sacrifices tout en opprimant les plus faibles et les plus pauvres. Dès le début, l'Écriture manifeste avec une telle intensité l'amour de Dieu à travers la protection des faibles et des moins fortunés, que l'on pourrait parler d'une sorte de "faiblesse" de Dieu à leur égard. « Les pauvres ont une place de choix dans le cœur de Dieu [...]. Tout le chemin de notre rédemption est marqué par les pauvres ». [13]

Jésus, Messie pauvre

L'histoire vétérotestamentaire de la prédilection de Dieu pour les pauvres et du désir divin d'écouter leur cri – que j'ai brièvement rappelée – trouve en Jésus de Nazareth sa pleine réalisation. [14] Dans son incarnation, Il « s'est dépouillé prenant la condition d'esclave ; devenant semblable aux hommes et reconnu à son aspect comme un homme » (Ph 2, 7), Il nous a apporté le salut sous cette forme. Il s'agit d'une pauvreté radicale, fondée sur sa mission de révéler le vrai visage de l'amour divin (cf. Jn 1, 18 ; 1 Jn 4, 9). C'est pourquoi, dans l'une de ses admirables synthèses, saint Paul peut affirmer : « Vous connaissez, en effet, la libéralité de notre Seigneur Jésus Christ, qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'Il était, afin de vous enrichir par sa pauvreté » (2 Co 8, 9).

L'Évangile montre en effet que cette pauvreté touchait tous les aspects de la vie du Christ. Dès son entrée dans le monde, Jésus fait l'expérience des difficultés liées au rejet. L'évangéliste Luc, racontant l'arrivée à Bethléem de Joseph et de Marie, alors sur le point d'accoucher, observe avec regret : « Il n'y avait pas de place pour eux dans le logement » (Lc 2, 7). Jésus naît dans d'humbles conditions ; dès sa naissance, il est couché dans une mangeoire ; et très tôt, pour le sauver de la mort, ses parents fuient en Égypte (cf. Mt 2, 13-15). Au début de sa vie publique, il est chassé de Nazareth après avoir, dans la synagogue, annoncé en Lui l'accomplissement de l'année de grâce

dont se réjouissent les pauvres (cf. Lc 4, 14-30). Il n'y a pas de lieu accueillant, même pour sa mort : ils le conduisent hors de Jérusalem pour le crucifier (cf. Mc 15, 22). C'est à cette condition que l'on peut résumer de manière claire la pauvreté de Jésus. Il s'agit de la même exclusion qui caractérise la définition des pauvres : ils sont les exclus de la société. Jésus est la révélation de ce privilegium pauperum. Il se présente au monde non seulement comme le Messie pauvre, mais aussi comme le Messie des pauvres et pour les pauvres.

Il y a des indices concernant la condition sociale de Jésus. En premier lieu, il exerce le métier d'artisan ou de charpentier, téktōn (cf. Mc 6, 3). Il s'agit de personnes vivant du travail manuel. N'étant pas propriétaires de terres, elles sont considérées comme inférieurs aux paysans. Lorsque le petit Jésus est présenté au Temple par Joseph et Marie, ses parents offrent une paire de tourterelles ou de colombes (cf. Lc 2, 22-24) qui, selon les prescriptions du Livre du Lévitique (cf. 12, 8), était l'offrande des pauvres. Un épisode évangélique assez significatif nous raconte comment Jésus, avec ses disciples, cueille des épis pour se nourrir en traversant les champs (cf. Mc 2, 23-28), et cela – glaner dans les champs – n'était permis qu'aux pauvres. Jésus lui-même dit à son sujet : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où reposer la tête » (Mt 8, 20 ; Lc 9, 58). Il est en effet un maître itinérant dont la pauvreté et la précarité sont le signe de son lien avec le Père, et qui sont exigées aussi de ceux qui veulent le suivre sur le chemin du disciple, précisément pour que le renoncement aux biens, aux richesses et aux sécurités de ce monde devienne un signe visible de l'abandon à Dieu et à sa providence.

Au début de son ministère public, Jésus se présente dans la synagogue de Nazareth en lisant le rouleau du prophète Isaïe et en appliquant à lui-même la parole du prophète : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres » (Lc 4, 18 ; cf. Is 61, 1). Il se manifeste donc comme Celui qui, aujourd'hui dans l'histoire, vient réaliser la proximité aimante de Dieu, qui est avant tout une œuvre de libération pour ceux qui sont prisonniers du mal, pour les faibles et les pauvres. Les signes qui accompagnent la prédication de Jésus sont en effet une manifestation de l'amour et de la compassion avec lesquels Dieu regarde les malades, les pauvres et les pécheurs qui, en raison de leur condition, sont marginalisés par la société mais également par la religion. Il ouvre les yeux des aveugles, guérit les lépreux, ressuscite les morts et annonce aux pauvres la bonne nouvelle : Dieu s'est fait proche, Dieu vous aime (cf. Lc 7, 22). Cela explique pourquoi Il proclame : « Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous » (Lc 6, 20). Dieu montre en effet une prédilection pour les pauvres : c'est d'abord à eux que s'adresse la parole d'espérance et de libération du Seigneur et, par conséquent, même dans la pauvreté ou la faiblesse, personne ne doit plus se sentir abandonné. Et l'Église, si elle veut être celle du Christ, doit être l'Église des Béatitudes, l'Église qui fait place aux petits et qui marche pauvre avec les pauvres, le lieu où les pauvres ont une place privilégiée (cf. Jc 2, 2-4).

Les indigents et les malades, incapables de se procurer le nécessaire pour vivre, étaient souvent contraints de mendier. À cela s'ajoutait le poids de la honte sociale, alimentée par la conviction que la maladie et la pauvreté étaient liées à quelque péché personnel. Jésus s'est fermement opposé à cette façon de penser, affirmant que « Dieu fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes » (Mt 5, 45). Il a même complètement renversé cette conception, comme l'illustre bien la parabole du riche repu et du pauvre Lazare : « Mon enfant, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie, et Lazare pareillement ses maux ; maintenant ici il est consolé, et toi, tu es tourmenté » (Lc 16, 25).

Il apparaît alors clairement que « de notre foi au Christ qui s'est fait pauvre, et toujours proche des pauvres et des exclus, découle la préoccupation pour le développement intégral des plus abandonnés de la société ». [15] Je me demande souvent pourquoi, malgré cette clarté des Écritures à propos des pauvres, beaucoup continuent à penser qu'ils peuvent tranquillement les

exclure de leurs préoccupations. Mais restons dans le domaine biblique et essayons de réfléchir à notre relation avec les derniers de la société, et à leur place fondamentale dans le peuple de Dieu.

La miséricorde envers les pauvres dans la Bible

L'apôtre Jean écrit : « Celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas » (1 Jn 4, 20). De même, dans sa réponse au docteur de la loi, Jésus reprend les deux anciens commandements : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force » (Dt 6, 5) et « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lv 19, 18), en les fusionnant en un seul commandement. L'évangéliste Marc rapporte la réponse de Jésus en ces termes : « Le premier c'est : Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur, et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force. Voici le second : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas de commandement plus grand que ceux-là » (Mc 12, 29-31).

Le passage tiré du Lévitique exhorte à honorer son compatriote, alors que dans d'autres textes on trouve un enseignement qui appelle au respect – sinon à l'amour – même de l'ennemi : « Si tu rencontres le bœuf ou l'âne de ton ennemi qui vague, tu dois le lui ramener. Si tu vois l'âne de celui qui te déteste tomber sous sa charge, cesse de te tenir à l'écart ; tu lui viendras en aide » (Ex 23, 4-5). Cela montre la valeur intrinsèque du respect de la personne : quiconque se trouve en difficulté, même un ennemi, mérite toujours notre aide.

Il est indéniable que la primauté de Dieu dans l'enseignement de Jésus s'accompagne d'un autre point ferme : que l'on ne peut aimer Dieu sans étendre son amour aux pauvres. L'amour du prochain est la preuve tangible de l'authenticité de l'amour pour Dieu, comme l'atteste l'apôtre Jean : « Dieu, personne ne l'a jamais contemplé. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, en nous son amour est accompli. [...] Dieu est Amour : celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui » (1 Jn 4, 12.16). Il s'agit de deux amours distincts, mais non séparables. Même dans les cas où la relation avec Dieu n'est pas explicite, le Seigneur lui-même nous enseigne que tout acte d'amour envers le prochain est en quelque sorte un reflet de la charité divine : « En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40).

C'est pourquoi les œuvres de miséricorde sont recommandées comme signes de l'authenticité du culte qui, tout en rendant gloire à Dieu, a pour tâche de nous ouvrir à la transformation que l'Esprit peut opérer en nous, afin que nous devenions tous des images du Christ et de sa miséricorde envers les plus faibles. En ce sens, la relation avec le Seigneur, qui s'exprime dans le culte, vise également à nous libérer du risque de vivre nos relations dans une logique de calcul et d'intérêt, pour nous ouvrir à la gratuité qui existe entre ceux qui s'aiment et qui, par conséquent, mettent tout en commun. À ce sujet, Jésus conseille : « Lorsque tu donnes un déjeuner ou un diner, ne convie ni tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni de riches voisins, de peur qu'eux aussi ne t'invitent à leur tour et qu'on ne te rende la pareille. Mais lorsque tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles ; heureux seras-tu alors de ce qu'ils n'ont pas de quoi te le rendre » (Lc 14, 12-14).

L'appel du Seigneur à la miséricorde envers les pauvres trouve sa pleine expression dans la grande parabole du jugement dernier (cf. Mt 25, 31-46), qui est aussi une illustration réaliste de la béatitude des miséricordieux. Le Seigneur nous y offre la clé pour atteindre notre plénitude, car « si nous recherchons cette sainteté qui plaît aux yeux de Dieu, nous trouvons précisément dans ce texte un critère sur la base duquel nous serons jugés ». [16] Les paroles fortes et claires de

l'Évangile doivent être vécues « sans commentaire, sans élucubrations et sans des excuses qui les privent de leur force.

Le Seigneur nous a précisé que la sainteté ne peut pas être comprise ni être vécue en dehors de ces exigences ». [17]

Dans la première communauté chrétienne, le programme de charité ne découlait pas d'analyses ou de projets, mais directement de l'exemple de Jésus, des paroles mêmes de l'Évangile. La Lettre de Jacques consacre beaucoup de place au problème des relations entre riches et pauvres, mais elle lance aussi aux croyants deux appels très forts qui mettent en question leur foi : « À quoi cela sert-il, mes frères, que quelqu'un dise : "J'ai la foi", s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ? Si un frère ou une sœur sont nus, s'ils manquent de leur nourriture quotidienne, et que l'un d'entre vous leur dise : "Allez en paix, chauffez-vous, rassasiez-vous", sans leur donner ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi cela sert-il ? Ainsi en est-il de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est tout à fait morte » (Jc 2, 14-17).

30 « Votre or et votre argent sont rouillés, et leur rouille témoignera contre vous : elle dévorera vos chairs ; c'est un feu que vous avez thésaurisé dans les derniers jours ! Voyez : le salaire dont vous avez frustré les ouvriers qui ont fauché vos champs crie, et les clameurs des moissonneurs sont parvenues aux oreilles du Seigneur des Armées. Vous avez vécu sur terre dans la mollesse et le luxe, vous vous êtes repus au jour du carnage » (Jc 5, 3-5). Quelle force ont ces paroles, même si nous préférons faire la sourde oreille ! Dans la Première Lettre de Jean, nous trouvons un appel similaire : « Si quelqu'un, jouissant des biens de ce monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ? » (1 Jn 3, 17).

La Parole révélée « est un message si clair, si direct, si simple et éloquent qu'aucune herméneutique ecclésiale n'a le droit de le relativiser. La réflexion de l'Église sur ces textes ne devrait pas obscurcir ni affaiblir leur sens exhortatif, mais plutôt aider à les assumer avec courage et ferveur. Pourquoi compliquer ce qui est si simple ? Les appareils conceptuels sont faits pour favoriser le contact avec la réalité que l'on veut expliquer, et non pour nous en éloigner ». [18]

D'autre part, nous trouvons un exemple ecclésial clair de partage des biens et d'attention à la pauvreté dans la vie quotidienne et le style de la première communauté chrétienne. Nous pouvons notamment rappeler la manière dont fut résolue la question de la distribution quotidienne des aides aux veuves (cf. Ac 6, 1-6). Il s'agissait d'un problème difficile, notamment parce que certaines de ces veuves, originaires d'autres pays, étaient parfois négligées en tant qu'étrangères. L'épisode rapporté dans les Actes des Apôtres met en évidence un certain mécontentement de la part des hellénistes, les juifs de culture grecque. Les apôtres ne répondent pas par un discours abstrait mais, en remettant au centre la charité envers tous, ils réorganisent l'aide aux veuves en demandant à la Communauté de rechercher des personnes sages et estimées à qui confier la gestion des tables, tandis qu'eux-mêmes s'occuperont de la prédication de la Parole.

Lorsque Paul se rend à Jérusalem pour consulter les apôtres « de peur de courir ou d'avoir couru pour rien » (Ga 2, 2), on lui demande de ne pas oublier les pauvres (cf. Ga 2, 10). Il organisera donc plusieurs collectes pour aider les communautés pauvres. Parmi les motivations qu'il invoque pour justifier ce geste, il convient de souligner celle-ci : « Dieu aime celui qui donne avec joie » (2 Co 9, 7). À ceux d'entre nous qui sont peu enclins aux gestes gratuits et n'y portent aucun intérêt, la Parole de Dieu indique que la générosité envers les pauvres est un véritable bien pour ceux qui l'exercent : en agissant ainsi, nous sommes aimés de Dieu d'une manière particulière. Mais les promesses bibliques adressées à ceux qui donnent généreusement sont nombreuses : « Qui fait la charité au pauvre prête au Seigneur qui paiera le bienfait de retour » (Pr 19, 17). « Donnez et l'on vous donnera [...] car de la mesure dont vous mesurez on mesurera pour vous en retour » (Lc 6, 38).

« Alors ta lumière éclatera comme l'aurore, ta blessure se guérira rapidement » (Is 58, 8). Les premiers chrétiens en étaient convaincus.

La vie des premières communautés ecclésiales, racontée dans le canon biblique et parvenu jusqu'à nous comme Parole révélée, nous est offerte comme un exemple à imiter et comme un témoignage de la foi qui agit par la charité. Elle demeure comme une leçon permanente pour les générations à venir. Au cours des siècles, ces pages ont incité le cœur des chrétiens à aimer et à produire des œuvres de charité, comme des semences fertiles qui ne cessent de porter des fruits.

TROISIÈME CHAPITRE

UNE ÉGLISE POUR LES PAUVRES

Trois jours après son élection, mon Prédécesseur avait exprimé aux représentants des médias son souhait que le soin et l'attention aux pauvres soient plus clairement présents dans l'Église : « Ah, comme je voudrais une Église pauvre et pour les pauvres ! ». [19]

Ce désir reflète la conscience que l'Église « reconnaît l'image de son fondateur pauvre et souffrant, elle s'efforce de soulager leur misère et en eux c'est le Christ qu'elle veut servir ». [20] Ayant en effet été appelée à se configurer aux derniers, en son sein « aucun doute ni aucune explication, qui affaiblissent ce message si clair, ne doivent subsister [...]. Il faut affirmer sans détour qu'il existe un lien inséparable entre notre foi et les pauvres ». [21] Nous en trouvons de nombreux témoignages tout au long de l'histoire bimillénaire des disciples de Jésus. [22]

La vraie richesse de l'Église

Saint Paul rapporte que parmi les fidèles de la communauté chrétienne naissante, il n'y a « pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de gens bien nés » (1 Co 1, 26). Cependant, malgré leur pauvreté, les premiers chrétiens sont clairement conscients de la nécessité de prendre soin de ceux qui se trouvent davantage dans le besoin. Dès les débuts du christianisme, les Apôtres imposent les mains à sept hommes choisis par la communauté et, dans une certaine mesure, les intègrent à leur ministère en les instituant pour le service – diakonía en grec – des plus pauvres (cf. Ac 6, 1-5). Il est significatif que le premier disciple à avoir témoigné de sa foi dans le Christ jusqu'à l'effusion de son sang ait été Étienne qui faisait partie de ce groupe. En lui s'unissent le témoignage de vie dans le soin des pauvres et dans le martyre.

Un peu plus de deux siècles plus tard, un autre diacre manifestera son adhésion à Jésus-Christ de manière similaire, en unissant dans sa vie le service des pauvres et le martyre : saint Laurent. [23] D'après le récit de saint Ambroise, Laurent, diacre à Rome sous le pontificat du Pape Sixte II, contraint par les autorités romaines à livrer les trésors de l'Église, « amena des pauvres le lendemain. Interrogé sur l'endroit où se trouvaient les trésors promis, il les désigna en disant : "Ce sont eux les trésors de l'Église" ». [24] En racontant cet épisode, Ambroise se demande : « Quels trésors plus précieux Jésus possède-t-il que ceux en qui il aime se montrer ? ». [25] Et, rappelant que les ministres de l'Église ne doivent jamais négliger le soin des pauvres et encore moins accumuler des biens pour leur propre profit, il dit : « Cette tâche doit être accomplie avec une foi sincère et une sage prévoyance. Certes, si quelqu'un en tire un avantage personnel, il commet un crime ; mais s'il distribue le produit aux pauvres ou rachète un prisonnier, il accomplit une œuvre de miséricorde ». [26]

Les Pères de l'Église et les Pauvres

Dès les premiers siècles, les Pères de l'Église ont reconnu dans les pauvres un moyen privilégié d'accéder à Dieu, une manière particulière de le rencontrer. La charité envers les nécessiteux était

comprise non seulement comme une vertu morale, mais aussi comme une expression concrète de la foi dans le Verbe incarné. La communauté des fidèles, soutenue par la force de l'Esprit Saint, était enracinée dans la proximité avec les pauvres qu'elle considérait, non pas comme un appendice, mais comme une partie essentielle de son Corps vivant. Saint Ignace d'Antioche, par exemple, alors qu'il allait au martyre, exhortait les fidèles de la communauté de Smyrne à ne pas négliger le devoir de charité envers les plus démunis, les avertissant de ne pas se comporter comme ceux qui s'opposent à Dieu : « Considérez ceux qui
ont une autre opinion sur la grâce de Jésus-Christ qui est venu sur nous : comme ils sont opposés à la pensée de Dieu ! De la charité ils n'ont aucun souci, ni de la veuve, ni de l'orphelin, ni de l'opprimé, ni des prisonniers ou des libérés, ni de l'affamé ou de l'assoiffé ». [27] L'évêque de Smyrne, Polycarpe, recommandait expressément aux ministres de l'Église de prendre soin des pauvres : « Les presbytes eux aussi doivent être compatissants, miséricordieux envers tous ; qu'ils ramènent les égarés, qu'ils visitent tous les malades, sans négliger la veuve, l'orphelin, le pauvre ; mais qu'ils pensent toujours à faire le bien devant Dieu et devant les hommes ». [28] À partir de ces deux témoignages, nous voyons que l'Église apparaît comme la mère des pauvres, un lieu d'accueil et de justice.

Saint Justin, quant à lui, dans sa première Apologie adressée à l'empereur Hadrien, au Sénat et au peuple romain, expliquait que les chrétiens apportaient tout ce qu'ils pouvaient aux nécessiteux car ils voyaient en eux des frères et des sœurs dans le Christ. Écrivant à propos de l'assemblée en prière le premier jour de la semaine, il soulignait qu'au cœur de la liturgie chrétienne on ne peut séparer le culte de Dieu de l'attention aux pauvres. C'est pourquoi, à un certain moment de la célébration, « ceux qui ont du bien et qui le veulent donnent librement ce qu'ils veulent, chacun selon son gré ; ce qui est recueilli est mis en réserve auprès du président. C'est lui qui assure les secours aux orphelins, aux veuves, à ceux qui sont dans l'indigence du fait de la maladie ou de quelque autre cause, ainsi qu'aux prisonniers, aux hôtes étrangers ; en un mot il prend soin de tous ceux qui sont dans le besoin ». [29] Cela montre que l'Église naissante ne séparait pas le fait de croire de l'action sociale : la foi qui n'était pas accompagnée du témoignage des œuvres, comme l'enseigne saint Jacques, était considérée comme morte (cf. Jc 2, 17).

Saint Jean Chrysostome

Parmi les Pères orientaux, le prédicateur le plus ardent de la justice sociale fut peut-être saint Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople entre le IV ème et le V ème siècle. Dans ses homélies, il exhortait les fidèles à reconnaître le Christ dans les nécessiteux : « Veux-tu honorer le corps du Christ ? Ne le méprise pas lorsqu'il est nu et, pendant qu'ici tu l'honores par des étoffes de soie, ne le méprise pas à l'extérieur en le laissant souffrir le froid et la nudité [...]. En effet, [le corps de Jésus-Christ qui est sur l'autel] n'a pas besoin de vêtements, mais d'une âme pure, au lieu que cet autre a besoin de beaucoup de soin. Apprenons donc à être sages et à honorer le Christ comme Il le veut lui-même. L'honneur le plus agréable à celui que nous voulons honorer, c'est l'honneur qu'il désire lui-même, non celui auquel nous pensons [...]. Honore-le donc aussi de la manière qu'Il a établie, c'est-à-dire en donnant ses richesses à des pauvres. Dieu n'a pas besoin d'objets en or, mais d'âmes en or ». [30] Affirmant avec une clarté cristalline que si les fidèles ne rencontrent pas le Christ dans les pauvres qui se trouvent à la porte, ils ne pourront pas non plus l'adorer sur l'autel, il poursuit : « À quoi lui sert une table pleine de coupes en or, tandis qu'il meurt de faim ? Commence par combler sa faim et, de ce qu'il restera, orne ensuite sa table ». [31] Il comprenait donc l'Eucharistie également comme l'expression sacramentelle de la charité et de la justice qui la précédent, qui l'accompagnent et qui doivent la prolonger, dans l'amour et l'attention aux pauvres.

Par conséquent, la charité n'est pas une voie facultative, mais le critère du vrai culte. Chrysostome dénonçait avec véhémence le luxe excessif coexistant avec l'indifférence envers les pauvres. L'attention qui leur est due, plus qu'une simple exigence sociale, est une condition du salut, ce qui confère à la richesse injuste un poids condamnable : « Il fait un grand froid, et le pauvre en haillons est jeté au sol, mourant de froid, claquant des dents, capable d'interpeller simplement par sa vue et son aspect. Et toi, bien au chaud et dans l'ivresse, tu passes à côté ; comment mériteras-tu que Dieu te tire du malheur, quand tu y seras ? [...] Souvent tu jettes mille manteaux variés brodés d'or autour d'un corps mort et insensible, désormais incapable de percevoir le sens des honneurs, tandis que tu dédaignes un corps souffrant, roué de coups, éprouvé et écartelé par la faim et le froid : tu fais plus de cas de la vaine gloire que de la crainte de Dieu ». [32] Ce sens profond de la justice sociale l'amène à affirmer que « ne pas donner à la pauvreté ce qui vient de nos propres biens, c'est voler les pauvres et les priver de leur vie : ce ne sont pas nos biens, mais les leurs, que nous gardons pour nous ». [33]

Saint Augustin

Augustin a eu pour maître spirituel saint Ambroise qui insistait sur l'exigence éthique du partage des biens : « Tu ne donnes pas à un pauvre en prenant sur ce qui t'appartient, mais tu lui rends en prenant sur ce qui lui appartient. En effet, ce qui a été donné pour l'usage commun, toi seul te l'appropries ». [34] Pour l'évêque de Milan, l'aumône est le rétablissement de la justice, et non un geste paternaliste. Dans sa prédication, la miséricorde prend un caractère prophétique : elle dénonce les structures d'accumulation et réaffirme la communion comme vocation ecclésiale.

Formé dans cette tradition, le saint évêque d'Hippone enseigna à son tour l'amour préférentiel pour les pauvres. Pasteur vigilant et théologien d'une rare clairvoyance, il se rend compte que la véritable communion ecclésiale s'exprime aussi dans la communion des biens. Dans ses Commentaires sur les Psaumes, il rappelle que les vrais chrétiens ne négligent pas l'amour pour les plus démunis : « Vous faites attention à vos frères, pour savoir s'ils ont besoin de quelque chose, mais si le Christ habite en vous, vous donnez aussi aux étrangers ». [35] Ce partage des biens naît donc de la charité théologale et a pour fin ultime l'amour du Christ. Pour Augustin, le pauvre n'est pas seulement une personne à aider, mais la présence sacramentelle du Seigneur.

Le Docteur de la Grâce voyait dans le soin apporté aux pauvres une preuve concrète de la sincérité de la foi. Celui qui dit aimer Dieu et n'a pas compassion des nécessiteux est un menteur (cf. 1 Jn 4, 20). Commentant la rencontre de Jésus avec le jeune homme riche et le "trésor dans le ciel" réservé à ceux qui donnent leurs biens aux pauvres (cf. Mt 19, 21), Augustin met dans la bouche du Seigneur les paroles suivantes : « J'ai reçu la terre, je donnerai le ciel ; j'ai reçu des biens temporels, je rendrai des biens éternels ; j'ai reçu du pain, je donnerai la vie. [...] J'ai reçu l'hospitalité, mais je donnerai une maison ; on m'a visité quand j'étais malade, mais je donnerai la santé ; on est venu me voir en prison, mais je donnerai la liberté. Le pain que vous avez donné à mes pauvres a été consommé ; le pain que je donnerai vous rassasiera, sans jamais s'épuiser ». [36] Le Très-Haut ne se laisse pas vaincre en générosité envers ceux qui le servent dans les plus démunis : plus grand est l'amour pour les pauvres, plus grande est la récompense de Dieu.

Cette perspective christocentrique et profondément ecclésiale conduit à affirmer que les offrandes, lorsqu'elles naissent de l'amour, non seulement soulagent les besoins du frère, mais purifient également le cœur de celui qui donne, s'il est disposé à changer : « Les aumônes peuvent te servir à détruire les péchés du passé, si tu changes de comportement ». [37] C'est, pour ainsi dire, la voie ordinaire de la conversion pour ceux qui veulent suivre le Christ d'un cœur sans partage.

Dans une Église qui reconnaît dans les pauvres le visage du Christ et dans les biens l'instrument de la charité, la pensée augustinienne reste une lumière sûre. Aujourd'hui, la fidélité aux enseignements d'Augustin exige non seulement l'étude de ses œuvres, mais aussi la disponibilité à vivre radicalement son invitation à la conversion, qui inclut nécessairement le service de la charité.

De nombreux autres Pères de l'Église, d'Orient et d'Occident, se sont prononcés sur la primauté de l'attention aux pauvres dans la vie et la mission de tout fidèle chrétien. Dans cette perspective, on peut dire en résumé que la théologie patristique est pratique, elle vise une Église pauvre et pour les pauvres, rappelant que l'Évangile n'est annoncé correctement que lorsqu'il pousse à toucher la chair des derniers et avertissant que la rigueur doctrinale sans miséricorde est un discours vide.

Le soin des malades

La compassion chrétienne se manifeste de manière particulière dans le soin des malades et des souffrants. Sur la base des signes présents dans le ministère public de Jésus – la guérison des aveugles, des lépreux et des paralytiques –, l'Église comprend que le soin des malades, dans lesquels elle reconnaît immédiatement le Seigneur crucifié, est une partie importante de sa mission. Lors d'une épidémie dans la ville de Carthage où il était évêque, saint Cyprien rappela aux chrétiens l'importance du soin des malades : « Cette épidémie, qui semble si horrible et fatale, met à l'épreuve la justice de chaque individu et jauge l'esprit des hommes, vérifiant si les bien-portants se mettent au service des infirmes, si les parents s'aiment sincèrement, si les maîtres ont pitié de la souffrance de leurs serviteurs, si les médecins n'abandonnent pas les malades qui les supplient ». [38] La tradition chrétienne de visiter les malades, de laver leurs blessures et de réconforter les affligés ne se réduit pas simplement à une œuvre philanthropique, mais elle est une action ecclésiale à travers laquelle, chez les malades, les membres de l'Église « touchent la chair souffrante du Christ ». [39]

Au XVI ème siècle, Saint Jean de Dieu, en fondant l'Ordre hospitalier qui porte son nom, créa des hôpitaux modèles qui accueillaient tout le monde, indépendamment de la condition sociale ou économique. Sa célèbre expression "Faites le bien, mes frères !" devint une devise pour la charité active envers les malades. À la même époque, Saint Camille de Lellis fonda l'Ordre des Clercs Réguliers Ministres des Infirmes – les Camilliens – dont la mission était de servir les malades avec un dévouement total. Sa règle commande : « Que chacun demande au Seigneur de lui donner un amour maternel envers son prochain afin que nous puissions le servir avec toute la charité de notre âme et de notre corps, car nous désirons, avec la grâce de Dieu, servir tous les malades avec l'amour qu'une mère aimante porte à son fils unique malade ». [40] Dans les hôpitaux, sur les champs de bataille, dans les prisons et dans les rues, les Camilliens ont incarné la miséricorde du Christ Médecin.

En prenant soin des malades avec une affection maternelle, comme une mère prend soin de son enfant, de nombreuses femmes consacrées ont joué un rôle encore plus répandu dans les soins de santé aux pauvres. Les Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul, les Sœurs Hospitalières, les Petites Sœurs de la Divine Providence et de nombreuses autres congrégations féminines, ont été une présence maternelle et discrète dans les hôpitaux, les maisons de santé et les maisons de retraite. Elles ont apporté réconfort, écoute, présence et, surtout, tendresse. Elles ont construit, souvent de leurs propres mains, des structures sanitaires dans des lieux dépourvus d'assistance médicale. Elles ont enseigné l'hygiène, assisté aux accouchements et administré des médicaments avec une sagesse naturelle et une foi profonde. Leurs maisons sont devenues des oasis de dignité dont personne n'était exclu. Le toucher de la compassion était le premier remède. Sainte Louise de Marillac écrivait à ses sœurs, les Filles de la Charité, leur rappelant qu'elles

avaient reçu « une bénédiction de Dieu toute particulière pour le service des pauvres malades de hôpitaux ». [41]

Aujourd'hui, cet héritage se perpétue dans les hôpitaux catholiques, dans les centres de soins ouverts dans des régions reculées, dans les missions sanitaires opérant dans les forêts, dans les centres d'accueil pour toxicomanes et dans les hôpitaux de campagne en zones de guerre. La présence chrétienne auprès des malades révèle que le salut n'est pas une idée abstraite, mais une action concrète. En soignant une blessure, l'Église annonce que le Royaume de Dieu commence chez les plus vulnérables. Ce faisant, elle reste fidèle à Celui qui a dit : « J'étais [...] malade et vous m'avez visité » (Mt 25, 35.36). Lorsque l'Église s'agenouille auprès d'un lépreux, d'un enfant sous-alimenté ou d'un mourant anonyme, elle réalise sa vocation la plus profonde : aimer le Seigneur là où il est le plus défiguré.

Le soin des pauvres dans la vie monastique

La vie monastique, née dans le silence des déserts, a rendu dès ses débuts un témoignage de solidarité. Les moines abandonnaient tout – richesse, prestige, famille – non seulement parce qu'ils méprisaient les biens du monde – contemptus mundi – mais aussi pour rencontrer dans ce détachement radical le Christ pauvre. Saint Basile le Grand, dans sa Règle, ne voyait aucune contradiction entre la vie de prière et de recueillement des moines et leur travail en faveur des pauvres. Pour lui, l'hospitalité et le soin des nécessiteux faisaient partie intégrante de la spiritualité monastique et les moines, même après avoir tout quitté pour embrasser la pauvreté, devaient aider les plus pauvres par leur travail, car « pour pouvoir partager avec qui en a besoin, nous devons bien évidemment travailler avec ardeur [...]. Une telle manière de vivre nous est profitable non seulement parce qu'elle mortifie le corps, mais aussi parce qu'elle favorise la charité pour le prochain : par notre intermédiaire, Dieu offre l'indépendance matérielle à nos frères les plus faibles ». [42]

À Césarée, où il était évêque, il construisit un lieu connu sous le nom de Basiliade, qui comprenait des logements, des hôpitaux et des écoles pour les pauvres et les malades. Le moine n'était donc pas seulement un ascète, mais aussi un serviteur. Basile démontra ainsi que pour être proche de Dieu, il faut être proche des pauvres. L'amour concret est le critère de la sainteté. Prier et soigner, contempler et guérir, écrire et accueillir : tout est expression du même amour pour le Christ.

En Occident, saint Benoît de Nursie rédigea une règle qui allait devenir la colonne vertébrale de la spiritualité monastique européenne. L'accueil des pauvres et des pèlerins y occupe une place prépondérante : « On accordera le maximum de soin et de sollicitude à la réception des pauvres et des étrangers, puisque l'on reçoit le Christ davantage en leur personne ». [43] Ce ne sont pas que des mots : pendant des siècles, les monastères bénédictins ont été des lieux de refuge pour les veuves, les enfants abandonnés, les pèlerins et les mendiants. Pour Benoît, la vie communautaire est une école de charité. Le travail manuel n'a pas seulement une fonction pratique, mais forme également le cœur au service. Le partage entre les moines, l'attention aux malades et l'écoute des plus vulnérables préparent à accueillir le Christ qui vient dans la personne du pauvre et de l'étranger. L'hospitalité monastique bénédictine reste encore aujourd'hui le signe d'une Église qui ouvre ses portes, qui accueille sans demander, qui guérit sans rien exiger en retour.

Au fil du temps, les monastères bénédictins sont devenus des lieux s'opposant à la culture de l'exclusion. Les moines cultivaient la terre, produisaient de la nourriture, préparaient des médicaments et les offraient avec simplicité aux plus démunis. Leur travail silencieux était le levain d'une nouvelle civilisation où les pauvres n'étaient pas un problème à résoudre, mais des frères et sœurs à accueillir. La règle du partage, le travail commun et l'assistance aux plus vulnérables

structuraient une économie solidaire, en contraste avec la logique de l'accumulation. Le témoignage des moines montrait que la pauvreté volontaire, loin d'être une misère, est un chemin de liberté et de communion. Ils ne se limitaient pas à aider les pauvres : ils se faisaient leurs proches, leurs frères dans le même Seigneur. Dans les cellules et les cloîtres se forma une mystique de la présence de Dieu dans les petits.

Outre l'aide matérielle, les monastères jouaient un rôle fondamental dans la formation culturelle et spirituelle des plus humbles. En temps de peste, de guerre et de famine, ils étaient des lieux où les nécessiteux trouvaient du pain et des médicaments, mais également dignité et parole. C'est là que les orphelins étaient éduqués, que les apprentis recevaient une formation et que les paysans étaient initiés aux techniques agricoles et à la lecture. Le savoir était partagé comme un don et une responsabilité. L'Abbé était à la fois maître et père, et l'école monastique était un lieu de libération par la vérité. En effet, comme l'écrit Jean Cassien, le moine doit se caractériser par « l'humilité du cœur [...], qui conduit, non pas à la science qui enfle, mais à celle qui éclaire par une charité parfaite ». [44] En formant les consciences et en transmettant la sagesse, les moines contribuèrent à une pédagogie chrétienne de l'inclusion. La culture, marquée par la foi, était partagée avec simplicité. La connaissance, éclairée par la charité, devenait service. Ainsi, la vie monastique se révèle comme un style de sainteté et un moyen concret de transformer la société.

La tradition monastique enseigne ainsi que la prière et la charité, le silence et le service, les cellules et les hôpitaux forment un unique tissu spirituel. Le monastère est un lieu d'écoute et d'action, de culte et de partage. Saint Bernard de Clairvaux, le grand réformateur cistercien, « rappela avec fermeté la nécessité d'une vie sobre et mesurée, à table comme dans l'habillement et dans les édifices monastiques, recommandant de soutenir et de prendre soin des pauvres ». [45] Pour lui, la compassion n'est pas un choix accessoire, mais le véritable chemin de la suite du Christ. La vie monastique, si elle est fidèle à sa vocation originelle, montre que l'Église n'est pleinement épouse du Seigneur que lorsqu'elle est également sœur des pauvres. Le cloître n'est pas seulement un refuge du monde, mais une école où l'on apprend à mieux le servir. Là où les moines ont ouvert leurs portes aux pauvres, l'Église a révélé avec humilité et fermeté que la contemplation n'exclut pas la miséricorde mais l'exige comme son fruit le plus pur.

Libérer les captifs

Dès les temps apostoliques l'Église a vu dans la libération des opprimés un signe du Royaume de Dieu. Jésus lui-même, au début de sa mission publique, a proclamé : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la délivrance » (Lc 4, 18). Les premiers chrétiens, même dans des conditions précaires, priaient et assistaient leurs frères et sœurs prisonniers, comme en témoignent les Actes des Apôtres (cf. 12, 5 ; 24, 23) et divers écrits des Pères. Cette mission de libération s'est poursuivie au cours des siècles à travers des actions concrètes, surtout lorsque le drame de l'esclavage et de la captivité marqua des sociétés entières.

Entre la fin du XII ème siècle et le début du XIII ème siècle, alors que nombre de chrétiens sont capturés en Méditerranée ou réduits en esclavage dans les guerres, deux ordres religieux voient le jour : l'Ordre de la Très Sainte Trinité et de la Rédemption des Captifs (Trinitaires), fondé par saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, et l'Ordre de Notre Dame de la Merci (Mercédaires), fondé par saint Pierre Nolasque avec le soutien de saint Raymond de Peñafort, dominicain. Ces communautés de consacrés ont le charisme spécifique de libérer les chrétiens réduits en esclavage, en mettant à leur disposition leurs propres biens [46] et, souvent, en offrant leur vie en échange. Les Trinitaires, avec leur devise Gloria Tibi Trinitas et captivis libertas (Gloire à toi, Trinité, et liberté aux captifs), et les Mercédaires, qui ajoutèrent un quatrième vœu [47] aux vœux religieux

de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, ont témoigné que la charité peut être héroïque. La libération des prisonniers est une expression de l'amour trinitaire : un Dieu qui libère non seulement de l'esclavage spirituel, mais aussi de l'oppression concrète. Le geste de racheter de l'esclavage et de la captivité est considéré comme une extension du sacrifice rédempteur du Christ dont le sang est le prix de notre rachat (cf. 1 Co 6, 20).

La spiritualité originale de ces Ordres était profondément enracinée dans la contemplation de la Croix. Le Christ est par excellence le Rédempteur des prisonniers et l'Église, son Corps, prolonge ce mystère dans le temps. [48] Les religieux ne considèrent pas la rançon comme une action politique ou économique, mais comme un acte quasi liturgique, l'offrande sacramentelle de soi-même. Beaucoup donnaient leur propre corps pour remplacer les prisonniers, accomplissant à la lettre le commandement : « Nul n'a plus grand amour que celui-ci : déposer sa vie pour ses amis » (Jn 15, 13). La tradition de ces Ordres n'est pas terminée. Elle a au contraire inspiré de nouvelles formes d'action face aux esclavages modernes : la traite des êtres humains, le travail forcé, l'exploitation sexuelle, les différentes formes de dépendance. [49] La charité chrétienne, lorsqu'elle s'incarne, devient libératrice. Et la mission de l'Église, lorsqu'elle est fidèle à son Seigneur, est toujours d'annoncer la libération. Aujourd'hui encore, lorsque « des millions de personnes – enfants, hommes et femmes de tout âge – sont privées de liberté et contraintes à vivre dans des conditions assimilables à celles de l'esclavage », [50] cet héritage est perpétué par ces ordres, et par d'autres institutions et congrégations qui travaillent dans les périphéries urbaines, dans les zones de conflit et sur les routes migratoires. Lorsque l'Église s'incline pour briser les nouvelles chaînes qui entravent les pauvres, elle devient un signe pascal.

On ne peut conclure cette réflexion sur les personnes privées de liberté sans mentionner les détenus se trouvant dans des pénitenciers et centres de détention. À ce sujet, rappelons les paroles que le Pape François adressa à certains d'entre eux : « Entrer dans une prison est toujours un moment important pour moi, car la prison est un lieu d'une grande humanité [...]. Une humanité éprouvée, parfois accablée par les difficultés, la culpabilité, les jugements, les incompréhensions, les souffrances, mais en même temps chargée de force, de désir de pardon, de volonté de rédemption ». [51] Cette volonté a d'ailleurs été reprise par les Ordres dédiés au rachat des prisonniers comme service préférentiel à l'Église. Comme le proclamait saint Paul : « C'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés » (Ga 5, 1). Et cette liberté n'est pas seulement intérieure : elle se manifeste dans l'histoire comme un amour qui prend soin et libère de tout lien d'esclavage.

Témoins de la pauvreté évangélique

Au XIIIème siècle, face à la croissance des villes, la concentration des richesses et l'émergence de nouvelles formes de pauvreté, l'Esprit Saint donna naissance à un nouveau type de consécration dans l'Église : les Ordres mendiants. À la différence du modèle monastique stable, les mendiants adoptent une vie itinérante, sans propriété personnelle ni communautaire, entièrement livrés à la Providence. Ils ne se limitent pas à servir les pauvres : ils se font pauvres avec eux. Ils voient la ville comme un nouveau désert et les marginaux comme de nouveaux maîtres spirituels. Ces Ordres, comme les Franciscains, les Dominicains, les Augustins et les Carmes, représentent une révolution évangélique dans laquelle le style de vie simple et pauvre devient un signe prophétique pour la mission, faisant revivre l'expérience de la première communauté chrétienne (cf. Ac 4, 32). Le témoignage des mendiants défie à la fois l'opulence cléricale et la froideur de la société urbaine.

Saint François d'Assise est devenu l'icône de ce printemps spirituel. En épousant la pauvreté, il a voulu imiter le Christ pauvre, nu et crucifié. Dans sa Règle, il demande que « les frères ne s'approprient rien, ni maison, ni lieu, ni quoi que ce soit. Et comme des pèlerins et des étrangers en

ce siècle, servant le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité, qu'ils aillent à l'aumône avec confiance ; et il ne faut pas qu'ils en aient honte, car le Seigneur s'est fait pauvre pour nous en ce monde ». [52] Sa vie a été un dépouillement permanent : du palais au lépreux, de l'éloquence au silence, de la possession au don total. François n'a pas fondé une réalité de service social, mais une fraternité évangélique. Il a vu dans les pauvres des frères et des images vivantes du Seigneur. Sa mission était d'être avec eux, dans une solidarité qui dépassait les distances, dans un amour compatissant. Sa pauvreté était relationnelle : elle le conduisait à se faire proche, égal, voire inférieur. Sa sainteté germait de la conviction que l'on ne peut vraiment recevoir le Christ qu'en se donnant généreusement aux frères.

Sainte Claire d'Assise, inspirée par François, fonda l'Ordre des Pauvres Dames, plus tard appelées Clarisses. Son combat spirituel consista à maintenir fidèlement l'idéal de la pauvreté radicale. Elle refusa les privilèges pontificaux qui auraient pu garantir la sécurité matérielle de son monastère et obtint avec fermeté du Pape Grégoire IX le fameux Privilegium Paupertatis qui garantissait le droit de vivre sans posséder aucun bien matériel. [53] Ce choix exprimait sa confiance totale en Dieu et sa conscience que la pauvreté volontaire est une forme de liberté et de prophétie. Claire enseigna à ses sœurs que le Christ était leur seul héritage et que rien ne devait obscurcir la communion avec Lui. Sa vie cachée de prière fut un cri contre la mondanité et une défense silencieuse des pauvres et des oubliés.

Saint Dominique de Guzmán, contemporain de François, fonda l'Ordre des Prêcheurs, avec un autre charisme mais dans la même radicalité. Il voulait proclamer l'Évangile avec l'autorité qui découle d'une vie pauvre, convaincu que la Vérité a besoin de témoins cohérents. L'exemple de la pauvreté de vie accompagnait la Parole prêchée. Libérés du poids des biens terrestres, les frères dominicains pouvaient mieux se consacrer à leur tâche principale, à savoir la prédication. Ils se rendaient dans les villes, surtout celles qui avaient une université, pour enseigner la vérité de Dieu. [54] En dépendant des autres, ils démontraient que la foi ne s'impose pas, mais s'offre. Et, en vivant parmi les pauvres, ils apprenaient la vérité de l'Évangile "d'en bas", comme des disciples du Christ humilié.

Les Ordres mendiants ont donc été une réponse vivante à l'exclusion et à l'indifférence. Ils n'ont pas expressément proposé des réformes sociales, mais une conversion, personnelle et communautaire, à la logique du Royaume. Pour eux, la pauvreté n'est pas une conséquence du manque de biens, mais un libre choix : se faire petit pour accueillir les petits. Comme le disait François Thomas de Celano : « Il montrait qu'il aimait intensément les pauvres [...]. Il se dépouillait souvent pour vêtir les pauvres, auxquels il cherchait à se rendre semblable ». [55] Les mendiants sont devenus le symbole d'une Église pèlerine, humble et fraternelle, qui vit parmi les pauvres non par prosélytisme, mais par identité. Ils enseignent que l'Église est lumière lorsqu'elle se dépouille de tout et que la sainteté passe à travers un cœur humble et tourné vers les petits.

L'Église et l'éducation des pauvres

S'adressant à des éducateurs, le Pape François rappelait que l'éducation a toujours été l'une des plus hautes expressions de la charité chrétienne : « Votre mission est une mission remplie de difficultés mais aussi de joies. [...] Une mission d'amour, car on ne peut enseigner sans aimer ». [56] En ce sens, depuis les temps les plus reculés, les chrétiens ont compris que la connaissance libère, donne de la dignité et rapproche de la vérité. Pour l'Église, enseigner aux pauvres est un acte de justice et de foi. Inspirée par l'exemple du Maître qui enseignait aux gens les vérités divines et humaines, elle a assumé la mission de former les enfants et les jeunes, surtout les plus pauvres, à la vérité et à l'amour. Cette mission a pris forme avec la fondation de Congrégations consacrées à l'éducation populaire.

Au XVI ème siècle, Saint Joseph de Calasanz, frappé par le manque d'instruction et de formation des jeunes pauvres de la ville de Rome, créa dans des pièces adjacentes à l'église Santa Dorotea in Trastevere la première école publique gratuite d'Europe. C'était le germe duquel devait naître et se développer, non sans difficultés, l'Ordre des Clerc Réguliers Pauvres de la Mère de Dieu des Écoles Pies, dite des Piaristes, dans le but de transmettre aux jeunes « outre la science profane, la sagesse de l'Évangile, en leur enseignant à saisir dans les événements personnels et dans l'histoire l'action aimante de Dieu Créateur et Rédempteur ». [57] En fait, on peut considérer ce courageux prêtre comme le « véritable fondateur de l'école catholique moderne, visant à la formation intégrale de l'homme et ouverte à tous ». [58] Au XVII siècle, animé par la même sensibilité, saint Jean-Baptiste de La Salle, se rendant compte de l'injustice causée par l'exclusion des enfants des ouvriers et des paysans du système éducatif français de son temps, fonda les Frères des Écoles Chrétiennes avec l'idéal d'offrir une instruction gratuite, une formation solide et un environnement fraternel. La Salle considérait la classe comme un lieu de promotion humaine, mais également de conversion. Dans ses collèges, prière, méthode, discipline et partage étaient réunis. Chaque enfant était considéré comme un don unique de Dieu et l'acte d'enseigner comme un service rendu au Royaume de Dieu.

Au XIX ème siècle, toujours en France, saint Marcellin Champagnat fonda l'Institut des Frères Maristes des Écoles. « Sensible aux besoins spirituels et éducatifs de son époque, spécialement à l'ignorance religieuse et aux situations d'abandon que connaissait particulièrement la jeunesse », [59] il se consacra de tout cœur, en des temps où l'accès à l'éducation restait l'apanage de quelques privilégiés, à la mission d'éduquer et d'évangéliser les enfants et les jeunes, surtout les plus démunis. Dans le même esprit, en Italie, saint Jean Bosco initia la grande œuvre salésienne fondée sur les trois principes du "système préventif" – raison, religion et affection – [60] et le bienheureux Antonio Rosmini fonda l'Institut de la Charité, où la "charité intellectuelle" – avec la "charité matérielle" et, au sommet, la "charité spirituelle-pastorale" – était présentée comme une dimension indispensable de toute action caritative visant le bien et le développement intégral de la personne. [61]

De nombreuses Congrégations féminines ont également été les protagonistes de cette révolution pédagogique. Les Ursulines, les moniales de la Compagnie de Marie-Notre-Dame, les Maestre Pie et beaucoup d'autres, fondées principalement au XVIIIème et XIXème siècles, ont occupé des espaces où l'État était absent. Elles créèrent des écoles dans les petits villages, les banlieues et les quartiers populaires. L'instruction des filles, en particulier, devint une priorité. Les religieuses alphabétisaient, évangélisaient, s'occupaient des questions pratiques de la vie quotidienne, élevaient l'esprit par la culture des arts et, surtout, formaient les consciences. Leur pédagogie était simple : proximité, patience, douceur. Elles enseignaient par leur vie plus que par leurs paroles. À une époque marquée par l'analphabétisme généralisé et l'exclusion structurelle, ces femmes consacrées ont été des lumières d'espoir. Leur mission était de former le cœur, apprendre à penser, promouvoir la dignité. Alliant vie de piété et dévouement envers le prochain, elles ont combattu l'abandon par la tendresse de celles qui éduquent au nom du Christ.

Pour la foi chrétienne, l'éducation des pauvres n'est pas une faveur, mais un devoir. Les petits ont droit à la connaissance, condition fondamentale pour la reconnaissance de la dignité humaine. Les enseigner, c'est affirmer leur valeur en leur donnant des outils pour transformer leur réalité. La tradition chrétienne considère le savoir comme un don de Dieu et une responsabilité communautaire. L'éducation chrétienne ne forme pas seulement des professionnels, mais des personnes ouvertes au bien, à la beauté et à la vérité. L'école catholique, par conséquent, lorsqu'elle est fidèle à son nom, constitue un espace d'inclusion, de formation intégrale et de promotion humaine ; en conjuguant foi et culture, elle sème l'avenir, honore l'image de Dieu et construit une société meilleure.

Accompagner les migrants

L'expérience de la migration accompagne l'histoire du Peuple de Dieu. Abraham part sans savoir où il va ; Moïse guide le peuple en pèlerinage à travers le désert ; Marie et Joseph fuient en Égypte avec l'Enfant. Le Christ lui-même, qui « est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas accueilli » (Jn 1, 11), a vécu parmi nous comme un étranger. C'est pourquoi l'Église a toujours reconnu dans les migrants une présence vivante du Seigneur qui, au jour du jugement, dira à ceux qui seront à sa droite : « J'étais étranger et vous m'avez accueilli » (Mt 25, 35).

Au XIX ème siècle, alors que des millions d'Européens émigraient à la recherche de meilleures conditions de vie, deux grands saints se distinguèrent dans la prise en charge pastorale des migrants : saint Jean-Baptiste Scalabrini et sainte Françoise-Xavière Cabrini. Scalabrini, évêque de Plaisance, fonda les Missionnaires de Saint-Charles pour accompagner les migrants dans leurs communautés de destination, leur offrant une assistance spirituelle, juridique et matérielle. Il voyait dans les migrants les destinataires d'une nouvelle évangélisation, mettant en garde contre les risques d'exploitation et de perte de la foi en terre étrangère. Répondant généreusement au charisme que le Seigneur lui avait donné, « Scalabrini regardait au-delà, il regardait en avant, vers un monde et une Église sans barrières, sans étrangers ». [62] Sainte Françoise Cabrini, née en Italie et naturalisée américaine, fut la première citoyenne américaine à être canonisée. Pour accomplir sa mission d'assistance aux migrants, elle traversa plusieurs fois l'Atlantique et, « armée d'une singulière audace, elle créa à partir de rien des écoles, des hôpitaux, des orphelinats pour les foules de déshérités qui s'étaient aventurés dans le nouveau monde à la recherche de travail, privés de la connaissance de la langue et des moyens en mesure de leur permettre une insertion digne dans la société américaine, et souvent victimes de personnes sans scrupules. Son cœur maternel, qui ne se mettait jamais au repos, les rejoignait partout : dans les taudis, dans les prisons, dans les mines ». [63] Au cours de l'Année Sainte 1950, le Pape Pie XII la proclama Patronne de tous les migrants. [64]

La tradition de l'activité de l'Église pour et avec les migrants se poursuit et, aujourd'hui, ce service s'exprime à travers des initiatives telles que les centres d'accueil pour les réfugiés, les missions frontalières, les efforts de Caritas Internationalis et d'autres institutions. Le Magistère contemporain réaffirme clairement cet engagement. Le Pape François a rappelé que la mission de l'Église envers les migrants et les réfugiés est encore plus large, insistant sur le fait que « la réponse au défi posé par les migrations contemporaines peut se résumer en quatre verbes : accueillir, protéger, promouvoir et intégrer. Mais ces verbes ne valent pas seulement pour les migrants et pour les réfugiés. Ils expriment la mission de l'Église envers tous les habitants des périphéries existentielles qui doivent être accueillis, protégés, promus et intégrés ». [65] Et il disait également : « Tout être humain est enfant de Dieu ! L'image du Christ est imprimée en lui ! Il s'agit alors de voir, nous d'abord et d'aider ensuite les autres à voir, dans le migrant et dans le réfugié, non pas seulement un problème à affronter, mais un frère et une sœur à accueillir, à respecter et à aimer, une occasion que la Providence nous offre pour contribuer à la construction d'une société plus juste, une démocratie plus accomplie, un pays plus solidaire, un monde plus fraternel et une communauté chrétienne plus ouverte, selon l'Évangile ». [66] L'Église, comme une mère, marche avec ceux qui marchent. Là où le monde voit des menaces, elle voit des fils; là où l'on construit des murs, elle construit des ponts. Elle sait que son annonce de l'Évangile est crédible seulement lorsqu'elle se traduit en gestes de proximité et d'accueil ; et que dans tout migrant rejeté, le Christ lui-même frappe à la porte de la communauté.

Auprès des derniers

La sainteté chrétienne fleurit souvent dans les lieux les plus oubliés et les plus blessés de l'humanité. Les plus pauvres parmi les pauvres – ceux qui manquent non seulement de biens, mais aussi de voix et de reconnaissance de leur dignité – occupent une place spéciale dans le cœur de Dieu. Ils sont les préférés de l'Évangile, les héritiers du Royaume (cf. Lc 6, 20). C'est en eux que le Christ continue de souffrir et de ressusciter. C'est en eux que l'Église retrouve sa vocation à montrer sa réalité la plus authentique.

Sainte Thérèse de Calcutta, canonisée en 2016, est devenue une icône universelle de la charité vécue jusqu'à l'extrême en faveur des plus indigents, des exclus de la société. Fondatrice des Missionnaires de la Charité, elle a consacré sa vie aux mourants abandonnés sur les routes de l'Inde. Elle recueillait les rejetés, lavait leurs blessures et les accompagnait jusqu'à leur mort avec une tendresse qui était prière. Son amour des plus pauvres parmi les pauvres a fait qu'elle ne s'est pas seulement occupée de leurs besoins matériels, mais elle leur a aussi annoncé la bonne nouvelle de l'Évangile : « Nous voulons annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres : que Dieu les aime, que nous les aimons, qu'ils sont quelqu'un pour nous, que, eux aussi, ont été créés par la même main amoureuse de Dieu pour aimer et pour être aimés. Nos pauvres gens, nos splendides gens, sont des gens tout à fait dignes d'amour. Ils n'ont pas besoin de notre pitié ni de notre compassion. Ils ont besoin de notre amour compréhensif, ils ont besoin de notre respect, ils ont besoin que nous les traitions avec dignité ». [67] Tout cela venait d'une spiritualité profonde qui considérait le service des plus pauvres comme le fruit de la prière et de l'amour, générateur de paix véritable comme le rappela le Pape Jean-Paul II aux pèlerins venus à Rome pour sa béatification : « Où Mère Teresa a-t-elle trouvé la force de se mettre tout entière au service des autres? Elle la trouva dans la prière et dans la contemplation silencieuse de Jésus-Christ, de sa Sainte Face, de son Sacré Cœur. Elle l'a dit elle-même : "Le fruit du silence c'est la prière : le fruit de la prière c'est la foi ; le fruit de la foi c'est l'amour ; le fruit de l'amour c'est le service ; le fruit du service c'est la paix". [...] La prière emplissait son cœur de la paix du Christ et lui permettait de faire rayonner cette paix sur les autres ». [68] Teresa ne se considérait pas comme une philanthrope ou une militante, mais comme une épouse du Christ crucifié, qui servait avec un amour total les frères souffrants.

Au Brésil, Sainte Dulce des Pauvres – connue comme "le bon ange de Bahia" – a incarné le même esprit évangélique avec des caractéristiques brésiliennes. En faisant référence à elle et à deux autres religieuses canonisées au cours de la même célébration, le Pape François rappela leur amour pour les plus marginalisés de la société et déclara que les nouvelles Saintes « nous montrent que la vie religieuse est un chemin d'amour dans les périphéries existentielles du monde ». [69] Sœur Dulce a affronté la précarité avec créativité, les obstacles avec tendresse, le besoin avec une foi inébranlable. Elle commença par accueillir des malades dans un poulailler, puis fonda l'une des plus grandes œuvres sociales du pays. Elle assistait des milliers de personnes chaque jour, sans jamais perdre sa délicatesse. Elle se fit pauvre avec les pauvres par amour du plus Pauvre. Elle vivait avec peu, priait avec ferveur et servait avec joie. Sa foi ne l'éloignait pas du monde, mais l'introduisait encore plus profondément dans la souffrance des derniers.

On pourrait citer aussi saint Benoît Menni et les Sœurs Hospitalières du Sacré-Cœur de Jésus, aux côtés des personnes handicapées ; saint Charles de Foucauld dans les communautés du désert ; sainte Catherine Drexel auprès des groupes les plus défavorisés en Amérique du Nord ; sœur Emmanuelle avec les ramasseurs d'ordures dans le quartier d'Ezbet El Nakhl, au Caire ; et bien d'autres encore. Chacun, à sa manière, a découvert que les plus pauvres ne sont pas seulement objet de notre compassion, mais des maîtres d'Évangile. Il ne s'agit pas de "leur apporter" Dieu, mais de le rencontrer en eux. Tous ces exemples nous enseignent que servir les pauvres n'est pas

un geste à faire du haut vers le bas, mais une rencontre entre égaux où le Christ est révélé et adoré. Saint Jean-Paul II nous rappelait que « dans la personne des pauvres il y a une présence spéciale du Fils de Dieu qui impose à l'Église une option préférentielle pour eux ». [70] C'est donc en se penchant pour prendre soin des pauvres que l'Église assume sa posture la plus élevée.

Les Mouvements populaires

Nous devons également reconnaître que, tout au long des siècles de l'histoire chrétienne, l'aide aux pauvres et la lutte pour leurs droits n'ont pas seulement concerné des individus, certaines familles, les institutions ou les communautés religieuses. Il y a eu, et il y a encore, des mouvements populaires variés, constitués de laïcs et guidés par des leaders populaires, souvent soupçonnés et même persécutés. Je fais référence à un « ensemble de personnes qui ne marchent pas comme des individus mais comme le tissu d'une communauté de tous et pour tous, et qui ne peut pas laisser les plus pauvres et les plus faibles rester en arrière. [...] Les leaders populaires sont ceux qui ont la capacité d'intégrer tout le monde. [...] Ils n'ont ni dégoût ni peur des jeunes blessés et crucifiés ». [71]

Ces leaders populaires savent que la solidarité « c'est également lutter contre les causes structurelles de la pauvreté, de l'inégalité, du manque de travail, de terre et de logement, de la négation des droits sociaux et du travail. C'est faire face aux effets destructeurs de l'empire de l'argent [...]. La solidarité, entendue dans son sens le plus profond, est une façon de faire l'histoire et c'est ce que font les mouvements populaires ». [72] C'est pourquoi lorsque les institutions réfléchissent aux besoins des pauvres, il est nécessaire qu'elles « incluent les mouvements populaires et animent les structures de gouvernement locales, nationales et internationales, avec le torrent d'énergie morale qui naît de la participation des exclus à la construction d'un avenir commun ». [73] Les mouvements populaires invitent en effet à dépasser « cette idée des politiques sociales conçues comme une politique vers les pauvres, mais jamais avec les pauvres, jamais des pauvres, et encore moins insérée dans un projet réunissant les peuples ». [74] Si les hommes politiques et les professionnels ne les écoutent pas, « la démocratie s'atrophie, devient un nominalisme, une formalité, perd de sa représentativité, se désincarne en laissant le peuple en dehors, dans sa lutte quotidienne pour la dignité, dans la construction de son destin ». [75] Il en va de même pour les institutions de l'Église.

QUATRIÈME CHAPITRE

UNE HISTOIRE QUI CONTINUE

Le siècle de la Doctrine Sociale de l'Église

L'accélération des transformations technologiques et sociales des deux derniers siècles, qui abonde de contradictions tragiques, n'a pas seulement été subie mais aussi affrontée et pensée par les pauvres. Les mouvements de travailleurs, de femmes, de jeunes, de même que la lutte contre les discriminations raciales ont entraîné l'éveil d'une nouvelle conscience de la dignité de ceux qui sont en marge. La contribution de la Doctrine sociale de l'Église, depuis la révolution industrielle, a en soi également cette racine populaire qu'il ne faut pas oublier : sa relecture de la Révélation chrétienne dans les circonstances sociales modernes, professionnelles, économiques et culturelles modernes serait inimaginable sans les laïcs chrétiens confrontés aux défis de leur temps. À leurs côtés, travaillent des religieux et religieuses témoins d'une Église qui sort des sentiers battus. Le changement d'époque auquel nous sommes confrontés rend aujourd'hui encore plus nécessaire l'interaction continue entre les baptisés et le Magistère, entre les citoyens

et les experts, entre le peuple et les institutions. En particulier, il faut reconnaître à nouveau que la réalité se voit mieux à partir des marges et que les pauvres sont dotés d'une intelligence particulière, indispensable à l'Église et à l'humanité.

Le Magistère des 150 dernières années offre une véritable mine d'enseignements concernant les pauvres. Les Évêques de Rome se sont ainsi faits des porte-paroles de nouvelles prises de conscience passées au crible du discernement ecclésial. Par exemple, dans la Lettre encyclique Rerum novarum (15 mai 1891), Léon XIII aborda la question du travail en dénonçant la situation intolérable de nombreux ouvriers de l'industrie et proposant l'instauration d'un ordre social juste. D'autres Pontifes se sont exprimés dans ce sens. Saint Jean XXIII, dans la Lettre encyclique Mater et Magistra (1961), se fit le promoteur d'une justice à dimension mondiale : les pays riches ne peuvent rester indifférents face aux pays opprimés par la faim et la misère ; ils sont appelés à les secourir généreusement avec tous leurs biens.

Le Concile Vatican II représente une étape fondamentale dans le discernement ecclésial sur les pauvres à la lumière de la Révélation. Bien que cette attention ait été marginale dans les documents préparatoires, un mois avant l'ouverture du Concile, dans le message radiophonique du 11 septembre 1962, saint Jean XXIII attira l'attention sur ce thème avec des mots inoubliables : « L'Église se présente telle qu'elle est et telle qu'elle veut être, comme l'Église de tous et en particulier l'Église des pauvres ». [76]Ce fut ensuite le grand travail d'évêques, de théologiens et d'experts soucieux du renouveau de l'Église – avec le soutien du même saint Jean XXIII – que de réorienter le Concile. La nature christocentrique, donc doctrinale et non seulement sociale, d'une telle effervescence est fondamentale. De nombreux pères conciliaires ont en effet favorisé le renforcement de la conscience, bien exprimé par le Cardinal Lercaro dans son intervention mémorable du 6 décembre 1962, que « le mystère du Christ dans l'Église a toujours été et est encore aujourd'hui, mais de manière particulière, le mystère du Christ dans les pauvres » [77] et qu' « il ne s'agit pas d'un thème quelconque, mais en un certain sens, du seul thème de tout Vatican II ». [78] L'archevêque de Bologne notait en préparant le texte de cette intervention : « C'est l'heure des pauvres, des millions de pauvres qui sont sur toute la terre, c'est l'heure du mystère de l'Église mère des pauvres, c'est l'heure du mystère du Christ surtout dans le pauvre ». [79] S'annonçait ainsi la nécessité d'une nouvelle forme ecclésiale, plus simple et plus sobre, impliquant tout le peuple de Dieu et sa figure historique. Une Église plus semblable à son Seigneur qu'aux puissances mondaines, déterminée à stimuler dans toute l'humanité un engagement concret pour la résolution du grand problème de la pauvreté dans le monde

Saint Paul VI, lors de l'ouverture de la deuxième session du Concile, reprit le thème voulu par son prédécesseur, c'est-à-dire le fait que l'Église regarde avec un intérêt particulier « les pauvres, les nécessiteux, les affligés, les affamés, les souffrants, les prisonniers, c'est-à-dire toute l'humanité qui souffre et qui pleure : celle-ci lui appartient, de droit évangélique ». [80] Lors de l'audience générale du 11 novembre 1964, il souligna que « le pauvre est représentant du Christ » et, rapprochant l'image du Seigneur présente dans les derniers à celle qui se manifeste chez le Pape, il affirma : « La représentation du Christ dans le pauvre est universelle, chaque pauvre reflète le Christ. Celle du Pape est personnelle. [...] Le Pauvre et Pierre peuvent coïncider, ils peuvent être la même personne, revêtue d'une double représentation, celle de la Pauvreté et celle de l'Autorité ». [81] Le lien intrinsèque entre l'Église et les pauvres était ainsi exprimé symboliquement avec une clarté inédite.

Dans la Constitution pastorale Gaudium et spes, actualisant l'héritage des Pères de l'Église , le Concile réaffirme avec force la destination universelle des biens de la terre et la fonction sociale de la propriété qui en découle : « Dieu a destiné la terre et tout ce qu'elle contient à l'usage de tous les hommes et de tous les peuples, en sorte que les biens de la création doivent équitablement affluer

entre les mains de tous [...]. C'est pourquoi l'homme, dans l'usage qu'il en fait, ne doit jamais tenir les choses qu'il possède légitimement comme n'appartenant qu'à lui, mais les regarder aussi comme communes : en ce sens qu'elles puissent profiter non seulement à lui, mais aussi aux autres. D'ailleurs, tous les hommes ont le droit d'avoir une part suffisante de biens pour eux-mêmes et leur famille. [...] Celui qui se trouve dans l'extrême nécessité a le droit de se procurer l'indispensable à partir des richesses d'autrui. [...] De par sa nature même, la propriété privée a aussi un caractère social, fondé dans la loi de commune destination des biens. Là où ce caractère social n'est pas respecté, la propriété peut devenir une occasion fréquente de convoitises et de graves désordres ». [82] Cette conviction est reprise par saint Paul VI dans l'encyclique Populorum progressio, où nous lisons que « nul n'est fondé à réserver à son usage exclusif ce qui passe son besoin, quand les autres manquent du nécessaire ». [83] Dans son discours aux Nations Unies, le Pape Montini se présenta comme l'avocat des peuples pauvres [84] exhortant la communauté internationale à construire un monde solidaire.

Avec saint Jean-Paul II, la relation préférentielle de l'Église pour les pauvres s'est consolidée, du moins sur le plan doctrinal. Son magistère a en effet reconnu que l'option pour les pauvres est une « forme spéciale de primauté dans l'exercice de la charité chrétienne, dont toute la tradition de l'Église témoigne ». [85] Dans l'encyclique Sollicitudo rei socialis, il écrit également qu'aujourd'hui, étant donné la dimension mondiale prise par la question sociale, « cet amour préférentiel, de même que les décisions qu'il nous inspire, ne peut pas ne pas embrasser les multitudes immenses des affamés, des mendiants, des sans-abri, des personnes sans assistance médicale et, par-dessus tout, sans espérance d'un avenir meilleur : on ne peut pas ne pas prendre acte de l'existence de ces réalités. Les ignorer reviendrait à s'identifier au "riche bon vivant" qui feignait de ne pas connaître Lazare le mendiant gisant près de sa porte (cf. Lc 16, 19-31) ». [86] Son enseignement sur le travail prend toute son importance lorsque nous voulons réfléchir au rôle actif des pauvres dans le renouveau de l'Église et de la société, en laissant derrière nous le paternalisme de la simple assistance à leurs besoins immédiats. Dans l'encyclique Laborem exercens, il affirme que « le travail humain est une clé, et probablement la clé essentielle, de toute la question sociale ». [87]

Face aux multiples crises qui ont marqué le début du troisième millénaire, la lecture de Benoît XVI devient plus nettement politique. Ainsi, dans la lettre encyclique Caritas in veritate, il affirme que « l'on aime d'autant plus efficacement le prochain que l'on travaille davantage en faveur du bien commun qui répond également à ses besoins réels ». [88] Il observe de plus que « la faim ne dépend pas tant d'une carence de ressources matérielles, que d'une carence de ressources sociales, la plus importante d'entre elles étant de nature institutionnelle. Il manque en effet un ensemble d'institutions économiques qui soit en mesure aussi bien de garantir un accès à la nourriture et à l'eau, régulier et adapté du point de vue nutritionnel, que de faire face aux nécessités liées aux besoins primaires et aux urgences des véritables crises alimentaires, provoquées par des causes naturelles ou par l'irresponsabilité politique nationale ou internationale ». [89]

Le Pape François a reconnu combien, outre le magistère des évêques de Rome au cours des dernières décennies, les prises de position des Conférences Épiscopales nationales et régionales se sont multipliées. Il a pu constater personnellement, par exemple, l'engagement particulier de l'épiscopat latino-américain dans la réflexion sur la relation de l'Église avec les pauvres. Après le Concile, dans presque tous les pays d'Amérique latine, on a ressenti une forte identification de l'Église avec les pauvres ainsi qu'une participation active à leur rédemption. C'était le cœur même de l'Église qui s'émouvait devant tant de pauvres frappés par le chômage, le sous-emploi, les salaires de misère, et contraints de vivre dans des conditions misérables. Le martyre de saint Oscar

Romero, archevêque de San Salvador, a été à la fois un témoignage et une vigoureuse exhortation pour l'Église. Il ressentait comme sien le drame de la grande majorité de ses fidèles et les plaça au centre de son choix pastoral. Les Conférences de l'Épiscopat latino-américain à Medellín, Puebla, Saint-Domingue et Aparecida constituent également des étapes importantes pour l'Église tout entière. Moi-même, qui ai été missionnaire au Pérou pendant de longues années, je dois beaucoup à ce cheminement de discernement ecclésial, que le Pape François a su habilement relier à celui des autres Églises particulières, notamment celles du Sud global. Je voudrais maintenant reprendre deux thèmes spécifiques de ce magistère épiscopal.

Des Structures de péché qui créent pauvreté et inégalités extrêmes

À Medellín, les évêques se sont prononcés en faveur de l'option préférentielle pour les pauvres : « Le Christ, notre Sauveur, n'a pas seulement aimé les pauvres. Bien plus, "étant riche, il s'est fait pauvre", il a vécu dans la pauvreté, il a centré sa mission sur l'annonce de leur libération et il a fondé son Église comme signe de cette pauvreté parmi les hommes. [...] La pauvreté de tant de frères demande justice, solidarité, témoignage, engagement, effort et dépassement pour que s'accomplisse pleinement la mission salvifique confiée par le Christ ». [90] Les évêques affirment avec force que l'Église, pour être pleinement fidèle à sa vocation, doit non seulement partager la condition des pauvres, mais aussi se mettre à leurs côtés et s'engager activement pour leur promotion intégrale. Face à l'aggravation de la misère en Amérique latine, la Conférence de Puebla confirma les décisions de Medellín en vue d'une option franche et prophétique en faveur des pauvres et qualifia les structures d'injustice de "péché social".

La charité est une force qui change la réalité, une authentique puissance historique de changement. C'est à cette source que doit puiser tout engagement visant à « résoudre les causes structurelles de la pauvreté » [91] et à le mettre en œuvre de toute urgence. Je souhaite donc « que s'accroisse le nombre d'hommes politiques capables d'entrer dans un authentique dialogue qui s'oriente efficacement pour soigner les racines profondes, et non l'apparence, des maux de notre monde » [92], car « il s'agit d'écouter le cri de peuples entiers, des peuples les plus pauvres de la terre ». [93]

Il est donc nécessaire de continuer à dénoncer la "dictature d'une économie qui tue" et de reconnaître qu'« alors que les gains d'un petit nombre s'accroissent exponentiellement, ceux de la majorité se situent d'une façon toujours plus éloignée du bien-être de cette minorité heureuse. Ce déséquilibre procède d'idéologies qui défendent l'autonomie absolue des marchés et la spéculation financière. Par conséquent, ils nient le droit de contrôle des États chargés de veiller à la préservation du bien commun. Une nouvelle tyrannie invisible s'instaure, parfois virtuelle, qui impose ses lois et ses règles de façon unilatérale et implacable ». [94] Bien qu'il existe différentes théories qui tentent de justifier l'état actuel des choses ou d'expliquer que la rationalité économique exige que nous attendions que les forces invisibles du marché résolvent tout, la dignité de toute personne humaine doit être respectée maintenant, pas demain, et la situation de misère de tant de personnes à qui cette dignité est refusée doit être un rappel constant à notre conscience.

Dans l'encyclique Dilexit nos, le Pape François a rappelé que le péché social prend forme comme "structure de péché" dans la société, qui « est souvent ancrée dans une mentalité dominante qui considère normal ou rationnel ce qui n'est rien d'autre que de l'égoïsme et de l'indifférence. Ce phénomène peut être défini comme une aliénation sociale ». [95] Il devient normal d'ignorer les pauvres et de vivre comme s'ils n'existaient pas. Le choix semble raisonnable d'organiser l'économie en demandant des sacrifices au peuple pour atteindre certains objectifs qui concernent les puissants. Pendant ce temps, seules les "miettes" qui tomberont sont promises aux

pauvres jusqu'à ce qu'une nouvelle crise mondiale les ramène à leur situation antérieure. C'est une véritable aliénation qui conduit à ne trouver que des excuses théoriques et à ne pas chercher à résoudre aujourd'hui les problèmes concrets de ceux qui souffrent. Saint Jean-Paul II le disait déjà : « Une société est aliénée quand, dans les formes de son organisation sociale, de la production et de la consommation, elle rend plus difficile la réalisation de ce don et la constitution de cette solidarité entre les hommes ». [96]

Nous devons nous engager davantage à résoudre les causes structurelles de la pauvreté. C'est une urgence qui « ne peut attendre, non seulement en raison d'une exigence pragmatique d'obtenir des résultats et de mettre en ordre la société, mais pour la guérir d'une maladie qui la rend fragile et indigne, et qui ne fera que la conduire à de nouvelles crises. Les plans d'assistance qui font face à certaines urgences devraient être considérés seulement comme des réponses provisoires ». [97] Le manque d'équité « est la racine des maux de la société ». [98] En effet, « on s'aperçoit bien des fois que, de fait, les droits humains ne sont pas les mêmes pour tout le monde ». [99]

Il arrive que « dans le modèle actuel de "succès" et de "droit privé", il ne semble pas que cela ait un sens de s'investir afin que ceux qui restent en arrière, les faibles ou les moins pourvus, puissent se faire un chemin dans la vie ». [100] La question qui revient est toujours la même : les moins pourvus ne sont-ils pas des personnes humaines ? Les faibles n'ont-ils pas la même dignité que nous ? Ceux qui sont nés avec moins de possibilités ont-ils moins de valeur en tant qu'êtres humains, doivent-ils se contenter de survivre ? La réponse que nous apportons à ces questions détermine la valeur de nos sociétés et donc notre avenir. Soit nous reconquérons notre dignité morale et spirituelle, soit nous tombons dans un puits d'immondices. Si nous ne nous arrêtons pas pour prendre les choses au sérieux, nous continuerons, de manière explicite ou dissimulée, à « légitimer le modèle de distribution actuel où une minorité se croit le droit de consommer dans une proportion qu'il serait impossible de généraliser, parce que la planète ne pourrait même pas contenir les déchets d'une telle consommation ». [101]

Parmi les questions structurelles que l'on ne peut imaginer résoudre d'en haut et qui doivent être prises en compte au plus vite, il y a celle des lieux, des espaces, des maisons, des villes où vivent et marchent les pauvres. Nous le savons : « Comme elles sont belles les villes qui dépassent la méfiance malsaine et intègrent ceux qui sont différents, et qui font de cette intégration un nouveau facteur de développement ! Comme elles sont belles les villes qui, même dans leur architecture, sont remplies d'espaces qui regroupent, mettent en relation et favorisent la reconnaissance de l'autre ». [102] En même temps, « nous ne pouvons pas ne pas prendre en considération les effets de la dégradation de l'environnement, du modèle actuel de développement et de la culture du déchet, sur la vie des personnes ». [103] En effet, « la détérioration de l'environnement et celle de la société affectent d'une manière spéciale les plus faibles de la planète ». [104]

Il incombe donc à tous les membres du Peuple de Dieu de faire entendre, même de différentes manières, une voix qui réveille, qui dénonce, qui s'expose même au risque de passer pour des "idiots". Les structures d'injustice doivent être reconnues et détruites par la force du bien, par un changement de mentalités, mais aussi, avec l'aide des sciences et de la technique, par le développement de politiques efficaces pour la transformation de la société. Il faut toujours se rappeler que la proposition de l'Évangile n'est pas seulement celle d'une relation individuelle et intime avec le Seigneur. La proposition est plus large : « elle est le Royaume de Dieu (cf. Lc 4, 43) ; il s'agit d'aimer Dieu qui règne dans le monde. Dans la mesure où il réussira à régner parmi nous, la vie sociale sera un espace de fraternité, de justice, de paix, de dignité pour tous. Donc, aussi bien l'annonce que l'expérience chrétienne tendent à provoquer des conséquences sociales. Cherchons son Royaume ». [105]

Enfin, un document qui, au départ, n'a pas été bien accueilli par tous, nous offre une réflexion toujours d'actualité : « Aux défenseurs de "l'orthodoxie", on adresse parfois le reproche de passivité, d'indulgence ou de complicité coupables à l'égard de situations d'injustice intolérables et de régimes politiques qui entretiennent ces situations. La conversion spirituelle, l'intensité de l'amour de Dieu et du prochain, le zèle pour la justice et pour la paix, le sens évangélique des pauvres et de la pauvreté, sont requis de tous, et tout spécialement des pasteurs et des responsables. Le souci de la pureté de la foi ne va pas sans le souci d'apporter, par une vie théologale intégrale, la réponse d'un témoignage efficace de service du prochain, et tout particulièrement du pauvre et de l'opprimé ». [106]

Les pauvres comme sujets

Un don fondamental pour le cheminement de l'Église universelle est représenté par le document de la Conférence d'Aparecida, dans lequel les évêques latino-américains ont expliqué que le choix préférentiel de l'Église pour les pauvres « est inscrit dans la foi christologique en ce Dieu qui s'est fait pauvre pour nous, pour nous enrichir de sa pauvreté ». [107] Le document replace la mission dans le contexte actuel d'un monde globalisé marqué par de nouveaux déséquilibres dramatiques, [108] et les évêques écrivent dans le message final : « Les disparités criantes entre riches et pauvres nous invitent à travailler davantage à être des disciples qui sachent dresser pour tous la table de la vie, la table de tous les fils et filles du Père, une table ouverte, accueillante, où il ne manque personne. C'est pourquoi nous réaffirmons notre option préférentielle et évangélique en faveur des pauvres ». [109]

Dans le même temps, le document, approfondissant un thème déjà présent dans les Conférences précédentes de l'épiscopat latino-américain, insiste sur la nécessité de considérer les communautés marginalisées comme des sujets capables de créer leur propre culture, plutôt que comme des objets de bienfaisance. Cela implique que ces communautés ont le droit de vivre l'Évangile, de célébrer et de communiquer la foi selon les valeurs présentes dans leurs cultures. L'expérience de la pauvreté leur donne la capacité de reconnaître des aspects de la réalité que d'autres ne réussissent pas à voir, et c'est pourquoi la société a besoin de les écouter. Il en va de même pour l'Église qui doit évaluer positivement leur manière "populaire" de vivre la foi. Un beau texte du document final d'Aparecida nous aide à réfléchir sur ce point afin de trouver la bonne attitude : « C'est seulement la fréquentation des pauvres qui fait que nous devenons leurs amis, qui nous permet d'apprécier profondément leurs valeurs d'aujourd'hui, leurs légitimes désirs et leur manière propre de vivre la foi. [...] Jour après jour, les pauvres seront sujets de l'évangélisation et de la promotion humaine intégrale : car ils éduquent leurs enfants dans la foi, ils vivent une constante solidarité entre parents et voisins, ils cherchent Dieu continuellement et donnent vie à la marche de l'Église. À la lumière de l'Évangile, nous reconnaissons leur immense dignité et leur valeur sacrée aux yeux du Christ, lui qui fut pauvre comme eux et exclu comme eux. À partir de cette expérience croyante, nous partagerons avec eux la défense de leurs droits ». [110]

Tout cela implique la présence d'un aspect dans l'option pour les pauvres que nous devons constamment garder à l'esprit : cette option exige en effet de nous « une attention à l'autre [...]. Cette attention aimante est le début d'une véritable préoccupation pour sa personne, à partir de laquelle je désire chercher effectivement son bien. Cela implique de valoriser le pauvre dans sa bonté propre, avec sa manière d'être, avec sa culture, avec sa façon de vivre la foi. Le véritable amour est toujours contemplatif, il nous permet de servir l'autre non par nécessité ni par vanité, mais parce qu'il est beau, au-delà de ses apparences. [...] C'est seulement à partir de cette proximité réelle et cordiale que nous pouvons les accompagner comme il convient sur leur chemin de libération ». [111] C'est pourquoi j'adresse mes sincères remerciements à tous ceux qui ont

choisi de vivre parmi les pauvres : ceux qui ne se contentent pas de leur rendre visite de temps en temps, mais qui vivent avec eux et comme eux. C'est une option qui doit trouver sa place parmi les formes les plus élevées de la vie évangélique.

Dans cette perspective, il apparaît clairement qu' « il est nécessaire que tous nous nous laissions évangéliser » [112] par les pauvres, et que nous reconnaissions tous « la mystérieuse sagesse que Dieu veut nous communiquer à travers eux ». [113] Ayant grandi dans une extrême précarité, apprenant à survivre dans les conditions les plus défavorables, faisant confiance à Dieu avec la certitude que personne d'autre ne les prend au sérieux, s'aidant mutuellement dans les moments les plus sombres, les pauvres ont appris beaucoup de choses qu'ils gardent dans le mystère de leur cœur. Ceux d'entre nous qui n'ont pas connu les expériences similaires d'une vie vécue à la limite ont certainement beaucoup à recevoir de cette source de sagesse qu'est l'expérience des pauvres. Ce n'est qu'en mettant en relation nos plaintes avec leurs souffrances et leurs privations que nous pouvons recevoir une réprimande qui nous invite à simplifier notre vie.

CINQUIÈME CHAPITRE

UN DÉFI PERMANENT

J'ai voulu rappeler cette histoire bimillénaire d'attention ecclésiale envers les pauvres et avec les pauvres pour montrer qu'elle fait partie intégrante du cheminement ininterrompu de l'Église. Le souci des pauvres fait partie de la grande Tradition de l'Église comme un phare lumineux qui, à partir de l'Évangile, a éclairé les cœurs et les pas des chrétiens de tous les temps. C'est pourquoi nous devons sentir l'urgence d'inviter chacun à entrer dans ce fleuve de lumière et de vie qui jaillit de la reconnaissance du Christ dans le visage des nécessiteux et des souffrants. L'amour des pauvres est un élément essentiel de l'histoire de Dieu avec nous et, du cœur même de l'Église, il jaillit comme un appel continu aux cœurs des croyants, aussi bien des communautés que des fidèles individuels. En tant que Corps du Christ, l'Église ressent comme sa "chair" propre la vie des pauvres, lesquels sont une partie privilégiée du peuple en marche. C'est pourquoi l'amour des pauvres – quelle que soit la forme sous laquelle se manifeste cette pauvreté – est la garantie évangélique d'une Église fidèle au cœur de Dieu. En effet, tout renouveau ecclésial a toujours eu parmi ses priorités cette attention préférentielle envers les pauvres, une attention qui se distingue, aussi bien dans ses motivations que dans son style, de l'activité de n'importe quelle autre organisation humanitaire.

Le chrétien ne peut pas considérer les pauvres seulement comme un problème social : ils sont une "question de famille" ; ils sont "des nôtres". La relation avec eux ne peut pas être réduite à une activité ou à une fonction de l'Église. Comme l'enseigne la Conférence d'Aparecida : « On demande de consacrer du temps aux pauvres, de leur prêter une aimable attention, de les écouter avec intérêt, de les accompagner dans les moments plus difficiles ; de les choisir eux, pour partager des heures, des semaines ou des années de notre vie, en cherchant, à partir d'eux, à transformer leur situation. Nous ne pouvons oublier que Jésus lui-même l'a proposé, dans sa manière d'agir et de parler ». [114]

De nouveau le bon Samaritain

La culture dominante au début de ce millénaire pousse à abandonner les pauvres à leur sort, à ne pas les considérer dignes d'attention et encore moins de reconnaissance. Dans l'encyclique Fratelli tutti, le Pape François nous a invités à réfléchir sur la parabole du bon Samaritain (cf. Lc 10, 25-37), précisément pour approfondir ce point. Dans la parabole, en effet, nous voyons que, face à

cet homme blessé et abandonné sur le bord de la route, ceux qui passent ont des attitudes différentes. Seul le bon Samaritain s'occupe de lui. Alors revient la question qui interpelle chacun personnellement : « À qui t'identifies-tu ? Cette question est crue, directe et capitale. Parmi ces personnes à qui ressembles-tu ? Nous devons reconnaître la tentation qui nous guette de nous désintéresser des autres, surtout des plus faibles. Disons-le, nous avons progressé sur plusieurs plans, mais nous sommes analphabètes en ce qui concerne l'accompagnement, l'assistance et le soutien aux plus fragiles et aux plus faibles de nos sociétés développées. Nous sommes habitués à regarder ailleurs, à passer outre, à ignorer les situations jusqu'à ce qu'elles nous touchent directement ». [115]

Et cela nous fait beaucoup de bien de découvrir que cette scène du bon Samaritain se répète encore aujourd'hui. Rappelons-nous une situation actuelle : « Quand je rencontre une personne dormant exposée aux intempéries, dans une nuit froide, je peux considérer que ce tas est un imprévu qui m'arrête, un délinquant désœuvré, un obstacle sur mon chemin, un aiguillon gênant pour ma conscience, un problème que doivent résoudre les hommes politiques, et peut-être même un déchet qui pollue l'espace public. Ou bien je peux réagir à partir de la foi et de la charité, et reconnaître en elle un être humain doté de la même dignité que moi, une créature infiniment aimée par le Père, une image de Dieu, un frère racheté par Jésus-Christ. C'est cela être chrétien ! Est-il possible de comprendre la sainteté en dehors de cette reconnaissance vivante de la dignité de tout être humain ? ». [116] Que fit le bon Samaritain ?

La question est urgente car elle nous aide à prendre conscience d'une grave lacune dans nos sociétés et même dans nos communautés chrétiennes. Le fait est que de nombreuses formes d'indifférence que nous constatons aujourd'hui sont « des signes d'un mode de vie répandu qui se manifeste de diverses manières, peut-être plus subtiles. De plus, comme nous sommes tous obnubilés par nos propres besoins, voir quelqu'un souffrir nous dérange, nous perturbe, parce que nous ne voulons pas perdre notre temps à régler les problèmes d'autrui. Ce sont les symptômes d'une société qui est malade parce qu'elle cherche à se construire en tournant le dos à la souffrance. Mieux vaut ne pas tomber dans cette misère. Regardons le modèle du bon Samaritain ». [117] Les derniers mots de la parabole évangélique – « va, toi aussi, fais de même » (Lc 10, 37) – sont un commandement qu'un chrétien doit entendre résonner chaque jour dans son cœur.

Un défi incontournable pour l'Église d'aujourd'hui

À une époque particulièrement difficile pour l'Église de Rome, alors que les institutions impériales s'effondraient sous la pression des barbares, le Pape saint Grégoire le Grand avertissait ainsi ses fidèles : « Chaque jour, si nous cherchons bien, nous trouvons Lazare ; chaque jour nous voyons Lazare, même sans le chercher. Voici que les pauvres se présentent à nous ; importuns ils nous prient, eux qui seront un jour nos intercesseurs. [...] Ne perdez donc pas le temps de la miséricorde, ne négligez pas les remèdes que vous avez reçus ». [118] Il défiait courageusement les préjugés répandus à l'égard des pauvres, qui les considéraient comme responsables de leur propre misère : « Quand vous voyez des pauvres accomplir des actes répréhensibles, ne les méprisez pas et ne désespérez pas, car peut être le feu de la pauvreté purifie-t-il en eux les traces laissées par une très légère malice ». [119] Il n'est pas rare que le bien-être nous rende aveugles, au point de penser que notre bonheur ne peut se réaliser que si nous parvenons à nous passer des autres. En cela, les pauvres peuvent être pour nous comme des maîtres silencieux, ramenant notre orgueil et notre arrogance à une juste humilité.

S'il est vrai que les pauvres sont soutenus par ceux qui ont des moyens économiques, on peut également affirmer avec certitude l'inverse. C'est une expérience surprenante attestée par la tradition chrétienne et qui devient un véritable tournant dans notre vie personnelle, quand nous

nous rendons compte que ce sont précisément les pauvres qui nous évangélisent. De quelle manière ? Dans le silence de leur condition, ceux-ci nous confrontent à notre faiblesse. La personne âgée, par exemple, de par la fragilité de son corps, nous rappelle notre vulnérabilité, même si nous essayons de la cacher derrière le bien-être ou les apparences. De plus, les pauvres nous font réfléchir sur l'inconsistance de cet orgueil agressif avec lequel nous affrontons souvent les difficultés de la vie. En substance, ils révèlent notre précarité et la vacuité d'une vie en apparence protégée et sûre. À ce propos, écoutons à nouveau saint Grégoire le Grand : « Que personne ne s'estime donc en sécurité en disant : "je ne prends pas le bien d'autrui, je jouis de biens reçus licitement", puisque ce riche n'a pas été puni pour avoir pris le bien d'autrui, mais parce qu'ayant reçu des biens, il s'est oublié lui-même de façon coupable. Ce qui l'a livré à l'enfer c'est aussi le fait qu'il n'a éprouvé aucune crainte dans son opulence, qu'il a fait servir les dons reçus à son orgueil, qu'il a ignoré la tendresse et la compassion ». [120]

Pour nous chrétiens, la question des pauvres nous ramène à l'essentiel de notre foi. L'option préférentielle pour les pauvres, c'est-à-dire l'amour de l'Église envers eux, comme l'enseignait saint Jean-Paul II, « est capitale et fait partie de sa tradition constante, la pousse à se tourner vers le monde dans lequel, malgré le progrès technique et économique, la pauvreté menace de prendre des proportions gigantesques ». [121] La réalité est que, pour les chrétiens, les pauvres ne sont pas une catégorie sociologique, mais la chair même du Christ. En effet, il ne suffit pas d'énoncer de manière générale la doctrine de l'incarnation de Dieu. Pour entrer véritablement dans ce mystère, il faut préciser que le Seigneur s'est fait chair, qu'il a faim, qu'il a soif, qu'il est malade et emprisonné. « Une Église pauvre pour les pauvres commence par aller vers la chair du Christ. Si nous allons vers la chair du Christ, nous commençons à comprendre quelque chose, à comprendre ce qu'est cette pauvreté, la pauvreté du Seigneur. Et cela n'est pas facile ». [122]

Le cœur de l'Église, de par sa nature même, est solidaire avec ceux qui sont pauvres, exclus et marginalisés, ceux qui sont considérés comme des "rebuts" de la société. Les pauvres sont au centre même de l'Église, car c'est de « notre foi au Christ qui s'est fait pauvre, et toujours proche des pauvres et des exclus, [que] découle la préoccupation pour le développement intégral des plus abandonnés de la société ». [123] Il y a au cœur de chacun des fidèles « l'exigence d'écouter ce cri [qui] vient de l'œuvre libératrice de la grâce elle-même en chacun de nous ; il ne s'agit donc pas d'une mission réservée seulement à quelques-uns ». [124]

On constate parfois dans certains mouvements ou groupes chrétiens un manque, voire une absence, d'engagement pour le bien commun de la société et, en particulier, pour la défense et la promotion des plus faibles et des plus défavorisés. Il convient de rappeler que la religion, en particulier la religion chrétienne, ne peut se limiter à la sphère privée comme si elle n'avait pas à se préoccuper des problèmes touchant la société civile et les événements qui intéressent les citoyens. [125]

En réalité, « toute communauté d'Église, dans la mesure où elle prétend rester tranquille sans se préoccuper de manière créative et sans coopérer avec efficacité pour que les pauvres vivent avec dignité et pour l'intégration de tous, court le risque de se désagréger, même si elle s'occupe de thèmes sociaux ou de critique aux gouvernements. Elle finira par être facilement dominée par la mondanité spirituelle, dissimulée sous des pratiques religieuses, avec des réunions infécondes et des discours vides ». [126]

Nous ne parlons pas seulement de l'assistance et du nécessaire combat pour la justice. Les croyants doivent rendre compte d'une autre forme d'incohérence à l'égard des pauvres. En vérité, « la pire discrimination dont souffrent les pauvres est le manque d'attention spirituelle [...]. L'option préférentielle pour les pauvres doit se traduire principalement par une attention religieuse

préférentielle et prioritaire ». [127] Or cette attention spirituelle aux pauvres est remise en question par certains préjugés, y compris chez les chrétiens, parce que nous nous sentons plus à l'aise sans les pauvres. Certains continuent à dire : "Notre tâche est de prier et d'enseigner la vraie doctrine". Mais, en dissociant cet aspect religieux de la promotion intégrale, ils ajoutent que seul le gouvernement devrait s'occuper d'eux, ou qu'il vaudrait mieux les laisser dans la misère, en leur apprenant plutôt à travailler. Quelques fois, on adopte des critères pseudo-scientifiques pour affirmer que la liberté du marché conduira spontanément à la solution du problème de la pauvreté. Ou même on choisit une pastorale des soi-disant élites, en soutenant qu'au lieu de perdre son temps avec les pauvres, il vaut mieux prendre soin des riches, des puissants et des professionnels afin qu'à travers eux l'on puisse parvenir à des solutions plus efficaces. Il est facile de saisir la mondanité qui se cache derrière ces opinions : elles nous conduisent à regarder la réalité au moyen de critères superficiels et dépourvus de toute lumière surnaturelle, en privilégiant des fréquentations qui nous rassurent et en recherchant des privilèges qui nous arrangent.

Donner, encore aujourd'hui

Il convient de dire un dernier mot sur l'aumône, qui n'a pas bonne réputation aujourd'hui, souvent même parmi les croyants. Non seulement elle est rarement pratiquée, mais elle est parfois même méprisée. Je répète d'une part que l'aide la plus importante à une personne pauvre consiste à l'aider à trouver un bon travail, afin qu'elle puisse gagner sa vie de manière plus conforme à sa dignité en développant ses capacités et en offrant ses efforts personnels. Le fait est que « le manque de travail c'est beaucoup plus que le manque d'une source de revenus pour vivre. Le travail c'est aussi cela, mais il représente beaucoup, beaucoup plus. En travaillant, nous devenons davantage des personnes, notre humanité fleurit, les jeunes ne deviennent adultes qu'en travaillant. La Doctrine sociale de l'Église a toujours considéré le travail humain comme une participation à la création qui continue chaque jour, également grâce aux mains, à l'esprit et au cœur des travailleurs ». [128] D'autre part, si cette possibilité concrète n'existe pas encore, nous ne devons pas courir le risque de laisser une personne abandonnée à son sort, sans ce qui est indispensable pour vivre dignement. Et donc, l'aumône reste, entre-temps, un moment nécessaire de contact, de rencontre et d'identification à la condition d'autrui.

Il est évident, pour ceux qui aiment vraiment, que l'aumône ne dégage pas les autorités compétentes de leurs responsabilités, ni n'élimine l'engagement organisationnel des institutions, ni ne remplace la lutte légitime pour la justice. Mais elle invite au moins à s'arrêter et à regarder la personne pauvre en face, à la toucher et à partager avec elle quelque chose de soi-même. En tout état de cause, l'aumône, même modeste, apporte un peu de pietas dans une vie sociale où chacun court après son intérêt personnel. Le Livre des Proverbes dit : « L'homme bienveillant sera béni, car il donne de son pain au pauvre » (Pr 22, 9).

Tant l'Ancien que le Nouveau Testament contiennent de véritables hymnes à l'aumône : « Sois indulgent pour les malheureux, ne leur fais pas attendre tes aumônes. [...] Serre tes aumônes dans tes greniers, elles te délivreront de tout malheur » (Sir 29, 8.12). Et Jésus reprend cet enseignement : « Vendez vos biens et donnez-les en aumône ; faites-vous des bourses qui ne s'usent pas, un trésor inépuisable dans les cieux » (Lc 12, 33).

On attribue à saint Jean Chrysostome l'expression : « L'aumône est l'aile de la prière. Si donc tu ne donnes pas une aile à ta prière, elle ne vole pas ». [129] Et saint Grégoire de Nazianze concluait l'un de ses célèbres discours par ces mots : « Si donc vous m'écoutez, serviteurs du Christ, frères et cohéritiers, pendant qu'il en est encore temps, visitons le Christ, soignons le Christ, nourrissons le Christ, habillons le Christ, accueillons le Christ, honorons le Christ, non seulement avec une table, comme certains, avec des onguents, comme Marie, avec un tombeau, comme Joseph d'Arimathie,

par des rites funéraires, comme Nicodème, qui n'aimait le Christ qu'à moitié, par l'or, l'encens et la myrrhe, comme les mages, mais puisque le Maître de tout veut la miséricorde et non le sacrifice [...], offrons-la-lui dans les pauvres, afin qu'à notre départ d'ici, ils nous accueillent dans les tentes éternelles ». [130]

L'amour et les convictions les plus profondes doivent être nourris, et cela se fait par des gestes. Rester dans le monde des idées et des discussions, sans gestes personnels, fréquents et sincères, sera la ruine de nos rêves les plus précieux. Pour cette simple raison, en tant que chrétiens, ne renonçons pas à l'aumône. Un geste qui peut être fait de différentes manières, et que nous pouvons essayer de faire de la manière la plus efficace possible, mais nous devons le faire. Et il vaudra toujours mieux faire quelque chose que ne rien faire. Dans tous les cas, cela touchera notre cœur. Ce ne sera pas la solution à la pauvreté dans le monde, qui doit être recherchée avec intelligence, lutte et engagement social. Mais nous avons besoin de nous exercer à l'aumône pour toucher la chair souffrante des pauvres.

L'amour chrétien brise toutes les barrières, rapproche ceux qui sont éloignés, unit les étrangers, rend familiers les ennemis, franchit des abîmes humainement insurmontables, pénètre dans les replis les plus cachés de la société. De par sa nature, l'amour chrétien est prophétique, il accomplit même des miracles, il n'a pas de limites : il est pour l'impossible. L'amour est avant tout une façon de concevoir la vie, une façon de la vivre. Eh bien, une Église qui ne met pas de limites à l'amour, qui ne connaît pas d'ennemis à combattre, mais seulement des hommes et des femmes à aimer, est l'Église dont le monde a besoin aujourd'hui.

Que ce soit par votre travail, votre lutte pour changer les structures sociales injustes, ou encore par ce geste d'aide simple, très personnel et proche, il sera possible pour ce pauvre de sentir que les paroles de Jésus s'adressent à lui : « Je t'ai aimé » (Ap 3, 9).

Fait à Rome, près de Saint-Pierre, le 4 octobre, mémoire de Saint François d'Assise, de l'année 2025, la première de mon Pontificat.

LÉON PP. XIV